Directeur :
Antoine TURMO
Adresse : VIe Union Régionale C. N. T.
Bourse du Travail
Place Saint-Sernin
TOULOUSE (H.-G.)
★
ABONNEMENT
Annuel .. .. .. 20,00 F
Semestriel .. .. 10,40 F

ESPOIR

AIT CNT

HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION RÉGIONALE DE LA C. N. T. F.

N° 90 — 22 SEPTEMBRE 1963 — Prix : 0,40 F

Editorial

UN PEUPLE CRUCIFIÉ

LE service d'Information de la C. N. T. nous a fait parvenir, en espagnol, le texte d'une lettre, sobre et poignante, sévère réquisitoire contre tous ceux qui ont laissé, et laissent encore, le peuple espagnol dans son agonie.

Et, plus particulièrement, les Asturies, à la pointe toujours de toute action ouvrière contre les injustices et les abus du régime franquiste.

Peut-être n'y a-t-il pas, dans l'histoire du prolétariat, de cas semblable : celui d'un pays soumis à la dictature et dont les mineurs, au péril de leur vie, défiant les tortures, la famine, la déportation, sans crainte des représailles, soutiennent une grève pendant presque deux mois. Cela, dans l'attente toujours de ce qui n'arrive pas : la solidarité des autres provinces espagnoles, la solidarité des ouvriers du reste du monde, qui ont eu en leur pouvoir plusieurs procédés d'aide aux mineurs des Asturies et qui n'en font aucun usage. Encore une fois, c'est l'échec de la solidarité agissante du prolétariat mondial, du prolétariat tout court, qui s'inscrit en lettres de feu sur le front de lutte des mineurs des Asturies. Ils ont fait leur devoir, beaucoup plus que leur devoir, mais les autres, le reste des travailleurs espagnols et le reste du prolétariat mondial, ne l'ont pas fait. Pour les ouvriers espagnols, la terreur franquiste peut les justifier; la récente exécution des jeunes Delgado et Granados, qui a semé l'horreur dans toutes les consciences, est une excuse valable pour ceux qui, en Catalogne, au Pays Basque, en Andalousie, à Madrid, à Valence, à Saragosse, n'ont pas répondu à l'appel des mineurs des Asturies, qui tenaient, toujours dans l'espoir d'être imités.

Mais le reste du monde ? Les pays de l'Occident, comme ceux de l'Orient ? On a vu les dockers de Gênes maintenir une grève de protestation et de solidarité — chose inouïe — jusqu'au 31 août. C'est-à-dire pendant quinze jours, ils ont refusé de charger et décharger des bateaux en provenance ou à destination de l'Espagne. Les mineurs, eux, sous la terreur, dans la misère, en prison, risquant la déportation, ont tenu deux mois.

Et, mis à part l'exemple de Gênes, qu'a donc fait le reste du monde ? Qu'ont donc fait les grands syndicats de la F. S. M., comme de la C.I.O.S.L., en Europe et en Amérique ? Les Secrétariats internationaux ont dirigé un appel à la solidarité et ont assuré de leur appui les mineurs en grève. Du point de vue pratique, rien de plus n'a été fait.

Et c'est cela, cet échec honteux et cuisant qui déçoit, encore une fois, les mineurs des Asturies et laisse abandonné à son sort le malheureux peuple espagnol, en 1963, comme en 1936.

Les travailleurs de tous les pays avaient aujourd'hui l'occasion de racheter la lâcheté du passé, par une solidarité effective, qui aurait donné de l'espoir et des énergies nouvelles aux ouvriers espagnols. Ils ne l'ont pas fait. Et les mineurs des Asturies, dans leur lutte solitaire, ont tenu, tiennent encore, jusqu'à la limite de leurs forces, de leurs possibilités : S'ils sont obligés de réintégrer le travail, d'accepter les conditions que leur dictera le patronat et le gouvernement, que la responsabilité de cet échec tombe sur tous, mais pas sur eux.

Eux, au contraire, ont démontré aujourd'hui, comme il y a un an, que la force du travail peut être mobilisée en Espagne, et que c'est la seule force capable de venir à bout de la dictature. Franco et le franquisme le savent. C'est pour cela qu'ils la ménagent et que, malgré leur férocité, ils ne veulent pas épuiser la patience des travailleurs.

La preuve est faite, dans un autre ordre d'idées, que le peuple espagnol, ayant à sa tête, comme toujours, le brave prolétariat des Asturies, n'a plus peur du régime; qu'il est disposé à le défier; qu'il est la seule force capable d'en venir à bout. Il s'agit de l'aider internationalement et, dans l'Espagne même, de coordonner son action.

Le prolétariat mondial sera-t-il un jour à la hauteur ? Les travailleurs espagnols pourront-ils un jour donner l'assaut définitif à la forteresse des oligarchies capitalistes et franquistes ?

Il faut pouvoir répondre par l'affirmative à ces deux questions.

Vu de Washington

LA DROITE EXPLOITE la crise raciale

La bataille pour l'égalité des Noirs a donné à l'extrême-droite l'occasion d'organiser une nouvelle croisade et de recruter de nouveaux membres. Les extrémistes sont déjà montés à l'assaut. Ils étaient prêts depuis longtemps. Leurs efforts effrénés ont enfin révélé l'écart entre ce que représentait le sénateur Macarthy et ce que représente la nouvelle croisade de la droite.

M. Dante Fascell, représentant au Congrès de la Floride, Etat qui constitue l'une des principales pépinières de fascistes américains, dit que du temps de Macarthy la droite ne représentait qu'une proportion amorphe de l'opinion. Elle n'était pas structurée. Elle avait son point de ralliement, Macarthy, mais elle n'avait pas d'état-major, aucun moyen de coordonner ses efforts.

Tout ceci a changé, M. Robert Welch, de la société John Birch, est peut-être déséquilibré en ce qui concerne les idées politiques, mais il est un grand organisateur. Il se vante d'avoir adopté toutes les méthodes de prosélytisme et d'agitation des communistes et du docteur Goebbels. Il déclare franchement dans ses écrits qu'il faut exploiter les préjugés des gens, qu'il faut faire appel à leurs instincts les plus primitifs, qu'il faut leur faire peur et continuer de leur faire peur.

Ayant créé une certaine ambiance psychologique parmi ceux qui lui permettent de les duper, M. Welch les organise comme s'ils étaient membres d'un maquis communiste. Ils se groupent en cellules de trois. L'un des trois est le chef et il connaît ses subordonnés mais eux ne le connaissent pas. Lui, à son tour, est le subordonné de quelqu'un d'autre dans une autre cellule.

Ils tiennent des réunions clandestines. Ils collent des affiches en secret. Ils organisent des campagnes de calomnie par la poste et ils s'acharnent à tenir leurs adhérents dans un état de terreur.

L'ennemi est toujours aux portes. Le voisin est peut-être un agent secret du communisme. Le gouvernement a vendu le pays aux Soviétiques et seule la loyauté de la société John Birch peut sauver la situation. S'il en est qui ridiculisent ce que fait la Société, c'est qu'ils ne connaissent pas la vérité, qu'ils ont été leurrés par la propagande.

Seuls les adhérents de la société John Birch sont les authentiques représentants de la civilisation « blanche et chrétienne » sur qui furent fondés les Etats-Unis. Dans certaines circonstances, au sud par exemple, les membres de John Birch, parlent de la civilisation « blanche et protestante ».

La Société et tous ses alliés (car M. Welch a mis sur pied un équivalent fasciste du front populaire qu'aiment tant les communistes) sont donc antisémites, anticatholiques et racistes.

Les difficultés raciales du Sud ont créé pour la Société John Birch une situation idéale. Les leaders naturels du Sud, les grands hommes d'affaires, les descendants de vieilles familles, les dirigeants d'Universités, tous ont été si choqués par les événements de Birmingham et d'Oxford au Mississipi, qu'ils recommandent la modération. Ils disent à leurs concitoyens des Etats du Sud qu'il vaut mieux se rendre à l'évidence et cesser de résister quand les Noirs s'attaquent à la ségrégation.

Les Blancs pauvres du Sud, les Blancs bêtes qui ne peuvent se permettre d'espérer une quelconque amélioration de leur sort veulent être assurés qu'il y a au moins une caste au-dessous d'eux. Ils veulent continuer à opprimer les Noirs.

Dans leur rage primitive, ces éléments de la population blanche des Etats-Unis se sentent désespérés et, comme les chômeurs allemands pendant la Grande Crise, ils se tournent vers le nazisme, celui de la société John Birch et de ses alliés.

Cette fois-ci ils ont une bonne organisation, bien financée, dont les ramifications s'étendent à tous les coins des Etats-Unis. M. Robert Welch a eu l'intelligence de rechercher parmi les militaires les esprits bornés et simplistes qui voient tout en blanc et noir, ou plutôt en rouge (communiste) et en bleu (américain).

La Société John Birch a des succursales militaires dans plusieurs grandes bases du pays. La plupart des officiers qui en sont membres sont bien trop prudents pour s'exprimer ouvertement. Mais ils endoctrinent les jeunes soldats.

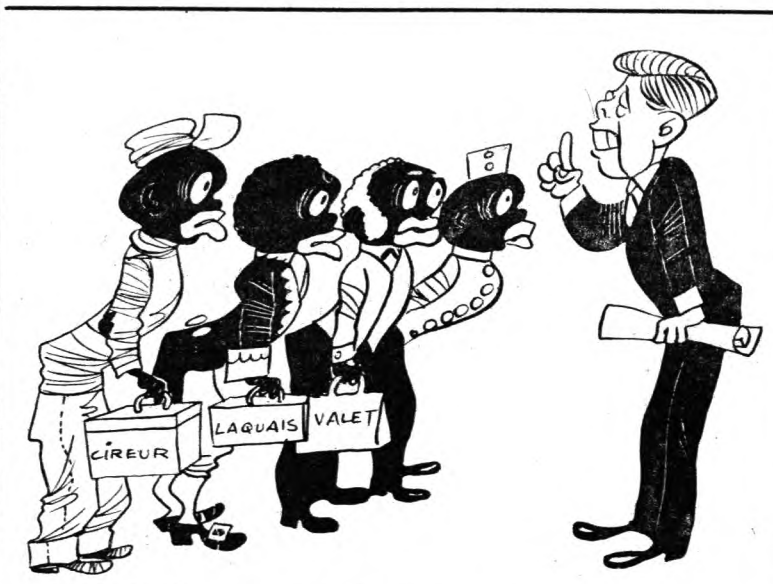
Je ne prédis pas un putsch nazi aux Etats-Unis. Loin de là. Je reste convaincu que les Américains sont assez intelligents pour ne pas commettre une telle folie. La majorité des gens sont sains d'esprit. Mais est-ce que la majorité compte ?

Les moyens de communications modernes ont modifié la politique. Edmund Burke disait à ses électeurs qu'il ne voterait pas pour leur plaire, mais pour leur faire du bien. Mais au dix-huitième siècle, les électeurs n'apprenaient qu'après des mois comment leur député avait voté. Maintenant, par la télévision, ils le savent le même soir et ils l'appellent au téléphone pour se plaindre ou ils lui écrivent constamment.

M. Dante Fascell dit que l'effet de ces lettres est très démoralisant. Le volume est si considérable que les secrétaires d'un membre du Congrès se sentent accablés de travail. Accabler les gens de travail futile est d'ailleurs l'une des tactiques qu'enseigne M. Robert Welch. Inondez le Congrès de lettres, dit-il à ses adhérents, afin que le son de cloche prépondérant qu'entend un membre du Congrès soit celui de la droite. Selon M. Dante Fascell et d'autres membres du Congrès, il y a des législateurs qui sont suffisamment intimidés pour ne pas oser voter contre le diktat de la droite.

Sur la question de la ségrégation, les législateurs modérés du Sud croûlent déjà sous le poids de milliers de lettres loufoques, menaçantes. Les gens raisonnables qui constituent la majorité, n'écrivent pas au Congrès.

M. P Dean



... et bientôt vous serez des hommes libres...

SUR LA GRANDE VILLE

Il y a foule pour aller s'établir dans la grande ville. De la montagne, de la campagne, des villages, des petites villes et même des moyennes, on ne fait que prendre le chemin de la cité de rêve où il est si facile de résoudre tous les problèmes. Là, dans la grande ville, il y a du travail bien payé, des logements cossus ou tout au moins très confortables, des dictractions sans fin et des possibilités certaines de réussir dans la vie.

La grande ville est un peu ça et beaucoup autre chose. Pour les nouveaux venus qui arrivent avec leurs seuls bagages comme toute fortune, c'est le taudis ou presque comme point de départ, la recherche d'un emploi valable, la longue acclimatation aux nouvelles conditions de vie, les tracas d'une existence mouvementée et le manque réel de temps pour tout faire. C'est le long trajet du matin et du soir pour aller et revenir du travail, c'est la préoccupation du modeste appartement qu'en définitive il n'est pas facile de trouver, et c'est le peu d'envie que l'on a de se distraire après une semaine de labeur harassante.

La grande ville, quoi qu'on en dise, c'est la fatigue morale et physique qui naît et se développe dans un vacarme ahurissant de toutes les minutes. Le bruit des chantiers, des voitures, des usines; les odeurs, les fumées, les poussières. C'est la vie contre nature, le chemin le plus sûr pour le surménage et la dépression nerveuse et la chance qui nous est offerte pour que la moyenne de longévité ne prenne pas des proportions trop rassurante pour le commun des mortels.

J'admets volontiers que la grande ville procure dans l'ensemble un niveau de vie plus élevé, qu'elle offre des possibilités culturelles qu'il est assez difficile de trouver ailleurs et que lorsqu'on a fait « son chemin » et qu'à force de sacrifices sans nombre on est arrivé à avoir un emploi convenable et un appartement avec un minimum de confort, on peut en conclure que l'on y est mieux qu'à la campagne, la montagne ou le village. Mais je crois sincèrement que, tout compte fait, il s'agit là d'un très mauvais jugement.

Et pourtant, je suis un citadin qui habite la grande ville. J'en ai par dessus la tête et je ne la quitte pas; elle me rend malade et je la supporte; j'en connais tous les désagrément et je les accepte

(Suite en page 2.)

COMMENTAIRES

Dia tras dia

Cristo ha cambiado de color

NOS ha sugerido este extraño título, la lectura de las noticias que llegan de los Estados Unidos, en estos días de fiebre determinada por la apertura del nuevo año escolar.

Una imagen, sobre todo, es de elocuencia extraordinaria. En una población del Alabama, Birmingham, dos niños negros se dirigen a la escuela, encuadrados por dos negros adultos: uno abogado, pastor el otro, Barriéndoles el paso, está el jefe de la Policía de la localidad. Los cuatro negros avanzan; el blanco, rodeado de hombres armados, impide la entrada en la escuela de los dos niños de color y de sus acompañantes.

Los niños no pueden entrar. Pero el diálogo que se entabla entre los dos hombres de color y el jefe de policía, es extraordinario en pleno siglo XX... Inconcebible, si no hubiesen existido los campos de exterminio de Alemania y si Hitler no hubiese asolado el mundo, enarbolando la bandera del racismo.

El abogado y el pastor, siempre protegiendo a los niños de las fuerzas armadas y de la multitud aullante de blancos que presencia la escena y les insulta con groseras palabras, se retiran con paso mesurado, adrede lento, parsimonioso. Una gran dignidad se desprende del semblante y de la actitud de los dos negros adultos. Los niños — y es normal — están aterrorizados. Pero ese terror en almas infantiles e inocentes, que no son responsables del color de su cara, es una requisitoria terrible para esa comunidad blanca que, llamándose cristiana y civilizada, les arroja de su seno.

Y pensamos, amargamente, en el increíble contraste entre los principios políticos, civiles, religiosos, de los Estados Unidos, y esta realidad que las cámaras fotográficas fijan para la posteridad.

¿Quién puede justificar, humanamente, esa exclusión, ese rechazo, esa imposición de inferioridad a un grupo étnico que quiere educarse, superarse, elevarse en la escala social y humana? ¿Amparándose en qué preceptos, en qué salmo, en qué versículo, en qué principio cristiano, los cristianos blancos del Alabama, como de otros Estados americanos del Sur, imponen la segregación racial?

Si el Cristo que crucificaron hace veinte siglos los Wallace de la época, volviera a resucitar y se le antojase — siendo todopoderoso y de esencia divina podría hacerlo — adoptar como color de su rostro el negro, en lugar del blanco, los segregacionistas americanos le recrucificarían sin perder minuto. Como han asesinado a tiros a los negros ilustrados que luchan heroicamente por la igualdad de oportunidades que debe ser ofrecida a su raza; como lapidan los niños y las muchachas de color que, amparándose en las leyes federales, se presentan a la puerta de los colegios y las universidades. Como han expulsado de una Universidad a un estudiante blanco por el crimen de haberse casado con una negra y han hecho anular el matrimonio, apesar de que la joven esposa está a punto de dar a luz.

Sin ningún género de dudas, si Cristo volvía sobre la tierra — admitiendo las fantasías del dogma cristiano — Cristo cambiaría de color. Y en lugar de revestirse con la forma humana de uno de esos blancos gesticulantes e irascibles; en lugar de adoptar el envoltorio carnal de los miembros del Ku-Klux-Klan, se sentiría integrado en la humanidad dolorosa y heroica de tantos y tantos negros inmolados, crucificados moral y materialmente en pleno siglo XX.

Entre ese policía Lingo, dogo de los ricos blancos de Birmingham y el abogado y el pastor negros estoicos y dignos, nadie puede dudar: la razón, la justicia, la elegancia, la superioridad moral están de parte de los negros. En ellos se encarnan virtudes y fuerzas del alma que constituyen, realmente, el acerbo común a todos los pueblos civilizados.

Como un gran poeta de color escribió un «Nuevo sermón negro», algún pintor creará una nueva imagen de Cristo, crucificado: y ese Cristo será negro. Y los verdugos que le hunden los clavos en las manos; los centuriones que le pinchan con sus picas, que montan la guardia en su agonía, esos, serán blancos, rubios, como los efebos maléficos que crucificaron a la humanidad en Buchenwald, en Mauthausen, en Dachau, en Auschwitz, en todas las múltiples estancias de la gran vergüenza, de la imborrable infamia de la raza blanca.

Federica MONTSENY

EL DUELO SE AGIGANTA

Hoy, en México, ha sido día de sorpresa. Los voceros matutinos, « esos alcahuetes facinerosos », revelaron ha aumentado la proporción huelguística en « la madre patria ».

Otra vez los asturianos. ¿ Qué quieren ahora ? Lo que siempre quisieron, lo que quieren todos los trabajadores de España. Esto lo ignora el que quiere ignorarlo. Lo que ha llamado la atención, es que en la capital azteca, como habemos de todo, unos nos frotamos las manos de contento, y otros maldicen a los mineros subversivos.

El ambiente, de expresión elocuente, no ha podido ocultar su tinte de perplejidad. El interrogante surge de todas las miradas. ¿Hacia donde se dirige la bota militar? ¿De qué sirven las ejecuciones?

Fruncen el ceño no pocas gentes. ¿Qué pasa en nuestro país? Para los adictos al Caudillo, las duras condenas, los martirios en las jefaturas policiacas, los fusilamientos y la horca, ofrecieron perspectiva de tranquilidad. Engaño y fraude de la política franquista.

Ya no saben a qué atenerse; dudan, anatematizan y juran los gachupines. Algunos fingen efluvios fraternales, y aluden la conveniencia de «un entendimiento» bajo la férula del Caudillo. La persistencia oposicionista al régimen fascista, en los que lo defienden desde estos lares, suma a sus inquietudes más dudas y preocupaciones.

Lo que llama la atención es, que entre los hispanos, aquí, cuando se ponen sobre el tapete los problemas del país, se exalta la pasión, se agudiza el odio y se sitúan en plan de ataque. Existen, al igual que en país natal, las dos Españas: la que pugna por la elevación y el bienestar del pueblo, y la esclavizadora y retrógrada.

Todos los detalles de la larga contienda indican no es posible el entendimiento. La guerra civil continúa planteada con el mismo rigor que en su fase inicial. Su realidad se capta en el contraste de opiniones, en el propósito de hacerlas prevalecer, buscando supeditar al adversario al silencio y a la impotencia. No es tan intensa, desde luego, pero defiende sus trincheras sociales con los mismos elementos que en su período más agudo.

Todas las alternativas ponen de manifiesto el mismo signo fundamental. Las huelgas de antaño y las presentes, los ataques aislados a intereses del régimen, como las actitudes de protesta levantadas en los centros docentes, definen una misión de finalidad social que el franquismo tiene interés en sepultar.

No es trayectoria iniciada en fecha reciente; no se origina, en España en el golpe militar de 1936. Es un problema fundamentalmente social que Iberia tiene planteado desde tiempos remotos, cuya superioridad alcanzada, en grado ínfimo, se ha logrado solo con luchas tempestuosas.

¿Nos ofrece otra perspectiva el porvenir? Deducimos que no. Menos el inmediato, donde resaltan vivas y retadoras las imágenes de la tragedia impuesta por la secular reacción. La coyuntura es clara y persistente desde siempre : O conformarse a la condición de vencidos, con todos los agravantes que ello implica, o continuar en el combate, con las armas que sean, hasta vencer al enemigo más cruel que el pueblo español ha tenido.

Las proyecciones conciliadoras son signo de debilidad, cuando no ocultan algo peor. Franco y sus acólitos, enemigos irreconciliables de todos los matices ideológicos que respiren ansias de progreso, en nada rectificaron sus tácticas y sus fines. La lucha la tienen planteada con preceptos cruentos, y no de otra manera se les puede responder. Mientras asi no lo admita y practique el conjunto de la oposición al fascismo, nada lograremos en aras al derrocamiento del tirano.

No nos hagamos ilusiones de fundamental transformación mientras el pulpo faccioso tenga presencia vital. Si la descomposición del régimen es evidente, las partículas desintegradas, con otro signo político, pueden adquirir cuerpo orgánico y continuar el combate contra las ansias populares y las perentorias necesidades de España.

La lucha debe sostenerse, y acrecentarse. por algo sustancial a la vida de los pueblos íberos, en este caso concreto. Una nueva estructura de convivencia y trabajo, de prosperidad y respeto, no tendrá arranque y elevación entre las prevalecientes fuerzas reaccionarias. La realidad está de sobra comprobada. Directa o indirectamente, los conatos subversivos, que se agigantan desafiantes, que resisten a la miseria y a la decadencia, que, como portavoces del pueblo, ponen de manifiesto deseos de vivir a tenor de los tiempos modernos, con impulsos de potencia humana destinada a triunfar.

Los mineros asturianos y los de Puertollano, como los campesinos andaluces, al igual que los tejedores catalanes y madrileños, intuitivamente responden a un objetivo de elevación humana. La miseria, la esclavitud y la decadencia, chocan con el elemental decoro en que el pueblo quiere vivir. Mientras esto no se logro, aunque sea en condiciones relativas, de cara a la plenitud, hay que saludar las subversiones huelguistas y apoyarlas.

Para los que vivimos lejos del teatro de operaciones, las noticias de la prensa motivo de pataleo para los gachupines, son un mensaje de dignidad popular, una invitación a continuar la pelea, un presagio de triunfo en la batalla sostenida.

No se desentienden los llamados organismos de oposición. En España el pueblo sufre y lucha por su liberación. El enemigo agudiza las torturas porque pierde base de oponión popular .Le queda, sí, el ejercito con sus bayonetas, la policía con sus aplicaciones inquisitoriales, los presidios abarrotados, los fusilamientos y el patíbulo.

La razón de los trabajadores, de ese pueblo indómito que al mundo está dando lecciones de dignidad, superará y anulará todos esos instrumentos maléficos. Reclama trabajo y libertad, dos condiciones de vida social que toda colectividad humana, en justicia, debe gozar por lo menos en su mínima expresón.

España bajo la egida franquista, anuló esas bellas condiciones que estimulan las tendencias de superación. No hay un solo resquicio donde cobijar la esperanza de un mañana mejor. La muerte y el embrutecimiento son los tutores de la persona conformista..

¿Quién puede aceptar ese fin? Nadie de los que sientan la tragedia de España. Loor a los huelguistas, y a todas las subversiones que tengan como finalidad la caida del cretino Caudillo.

Severino CAMPOS.

Libres opiniones

Utilidad del sindicalismo

Cuando se está lejos del objetivo a tomar, no se habla igual que cuando se está cerca; es la diferencia que hay entre lo mediato y lo inmediato, entre lo que se piensa y lo que se hace. Queremos significar con esto la distancia que media de lo hecho a lo vivido; de lo pensado a lo realizado; de lo propagado a lo puesto en práctica.

No seré yo quien diga que el sindicalismo revolucionario ha fracasado, y sí ruidosamente el sindicalismo político, amorfo, seguramente porque no hay conciencia obrera y los más avispados manejan a su capricho las masas trabajadoras. He dicho el liderismo, los que viven del obrero, los que un día y todos los dias no hacen otra cosa que vanagloriarse de lo que son y representan, llamándose dirigentes de solvencia, capacidades privilegiadas. Ni uno ni lo otro son estas cabezas de ideas personalmente egoistas, que sólo miran por sus intereses, explotando con éxito los intereses de clase, colocándose sobre el pedestal de los grandes embaucadores y embusteros.

Tampoco me veo con cualidades y virtudes suficientes para gritar: El sindicalismo no es un arma que actualmente no sirve para nada por su ineficacia, por su inutilidad como instrumento de combate frente al capitalismo.

Lo que sí me atrevo a decir y digo, que el sindicalismo en mano de los anarquistas es y será siempre el arma reivindicadora del obrero, digna de ser empleada en todos los momentos que la ocasión de hacer justicia se presente.

La lección dada en España en el Movimiento habido contra las fuerzas reaccionarias y totalita- (19 de julio 1936) demuestra claramente lo que es una organización de clase, alentada por los anarquistas, moral y materialmente.

Difícilmente hubiéranse creado las colectividades campesinas e industriales, sino hubiese existido la C.N.T., aunque hay todavía quienes se enpeñan en afirmar lo contrario y achacan al sindicalismo la derrota. A veces el despecho o la intriga hacen decir lo que está lejos de ser la realidad, confundiéndose los términos. Esto es precisamente lo que más daño causa a la colectividad, al mili-

(Suite en page 3.)

Sur la grande ville

(Suite de la page 1)

et pour moi et pour les miens. C'est que la grande ville est comme une drogue qui vous prend et qui ne vous lâche plus. Et puis, où aller lorsque l'on y a son travail, son foyer et ses habitudes ? Où aller lorsque l'on se rend compte que sans le sou il serait encore plus difficile de recommencer ailleurs ?

Le conseil à suivre est de réfléchir avant de s'y installer. Pensez que rien ne remplace la nature, qu'une vie tranquille et réposante ne se trouve que là où la tranquillité existe et que la grande ville n'est pas faite pour ça. Dites-vous aussi que la fortune — et je parle d'un point de vue matériel — n'est pas chose acquise lorsqu'on habite la grande ville et que même s'il en était ainsi, la seule fortune qui compte est la santé. Gardez-la, si vous le pouvez, dans la campagne, la montagne ou le petit village de mes rêves.

Vous vous demanderez peut-être à quoi rime toute cette histoire. Je n'en sais rien moi-même, mais je pense, avec une nostalgie sans fin, aux jours heureux que je viens de vivre loin de Paris, presque à la campagne, avec des amis qui ont tout fait pour me rendre la vie agréable et qui sont, sans aucun doute, plus heureux que moi.

Restez donc dans votre « terre perdue » et ne tentez pas l'aventure de la grande ville. Elle n'en vaut vraiment pas la peine.

A. TARRAGO

París, septembre 1963.

Reflejos del camino

En la escuela de la vida la amistad es, para el hombre que sabe cultivarla, el A.B.C. que, con toda imparcialidad, le permite caminar entre lo puro y amargo que la misma pueda brindar.

●

Por los ásperos senderos del destierro, hemos podido convivir con tan añorados amigos que, en todo momento, nuestras cosas espirituales le hablaron al corazón del compañero.

●

Quienes pensamos que hablar mucho no es igual a meditar bien lo que ha de decirse, es porque ya hemos empezado a meditar sobre aquella filosófica frase de, CONOCETE A TI MISMO.

●

Quizá un día, el sentimiento de la humanidad sea tan profundamente sincero e idealista que, al forzoso caminante, se le deje de mirar como a indigente forastero.

●

Los años son el óxido que, en el curso de la existencia humana, puede cerrar la arteria del propio dominio, lo que, a veces, en determinados temperamentos, hace recorrer la dura etapa del aislamiento y, hasta provocar en el hombre, la revuelta interna que le conduce a la negra determinación del suicidio.

Dionisio CRESPO

L E E D :

« TIPOS ESPAÑOLES »

de Felipe ALAIZ

Panorama de la política, del arte, de la literatura de España, visto por el espíritu cáustico del mejor de los escritores españoles contemporáneos. 5 F.

REPORTAGES

Después del asesinato de Delgado y Granados

El periódico «Acción», de Montevideo, ha expresado su indignación ante el asesinato de los dos jóvenes libertarios. En su edición del día 17 de agosto, bajo el título a toda plana: «Franco: Vil garrote donde muere España», publica un extenso y valiente editorial del que entresacamos los siguientes párrafos

«Aquí, antes de que el lector se adentre en la profunda sima de la muerte franquista, aquí queda otra vez expresada a voz en grito nuestra violenta protesta contra el general Franco, su régimen, los hombres que lo apoyan. Desde 1936 a la fecha, van ya veintiseis años largos y Franco sigue matando. Mató al principio, él mismo convertido en su primera víctima, cuando mató a su honor de general que había jurado — por su honor precisamente — ser leal y fiel a la República. Mató después sin misericordia para el viejo, para el joven, para la mujer y para el niño. Y mató anteayer y ayer y seguirá matando.

« QUE PAIS ES ESPAÑA ? ¿QUÉ CLASE DE HOMBRE ES FRANCISCO FRANCO?

» Que el lector nos perdone: por nuestras venas — seguro que por venas del lector también — hay torrentes de sangre española, circulando con calentura y no nos atrevemos a dar respuesta a la primera pregunta. Porque tenemos miedo de tener vergüenza con la respuesta. Ya es bastante con el sabor amargo que nos queda en la boca al preguntarnos qué país es España. Que el lector nos perdone... Hoy, la respuesta tendría la categoría de un insulto. ¡Y no queremos insultar a España!

« Después está lo otro, pero para eso la respuesta la sabe todo el mundo. Franco es el miedo, Franco es el sótano, la cueva de la Bajamira donde vive España.

» Mató, seguirá matando... Todos los días en ayunas, si es que no tiene alguna bula pontificia que le permita hacerlo tras suculentos banquetes, como a Carlos V; todos los días se confiesa y comulga religiosamente, liberándose de sus pecados. ¡Ancha tohalla es esa para lavarse el alma! ¡Ancha la fe que se nos pide para que creamos que con eso ya se borró el gesto de la mano que firmó las sentencias y obligó a otros a la convocatoria de la muerte! ¡Ancha la estupidez que s enos piensa! ¡Ancha la indiferencia de quienes, pudiendo pararle el gesto funebrero de la mano, le dejan proseguir en la tarea de demostrar que su régimen está dispuesto a elevarse al asesinato de toda España, con tal de que España no piense y sea él — sólo él, él sólo — quien piense por España!

» No. Aquí, ya mineral de España, aquí quedan ahora Francisco Granados Gata y Joaquín Delgado Martínez, demostrando que Franco no es España, diciéndonos que nadie debe avergonzarse de España y que esa España que llega hasta provocar el insulto, sencillamente no es España, es Franco.

» ¡Qué nombres esos de Joaquín y de Francisco! ¡Qué apellidos los de Granados Gata y Delgado Martínez! Invitamos al lector a que los mire, los pronuncie, los considere y los pese. ¡Granados Gata y Delgado Martínez nada menos! Para que nadie dude que esos apellidos los parió España, para que nadie olvide que vienen de muy abajo y anuncian en el amanecer de hoy, desde la quiebra de su vida bajo el torniquete del garrote, que hay también otra España en la que se está obligado a recurrir a la violencia para salir de la cueva, que existen los hijos de los viejos republicanos españoles y ellos van a repetir en el momento más insospechado aquel asalto a pecho descubierto del cuartel de la Montaña o aquella toma de los cuarteles de Montjuich, o aquel torrente minero que, desde los Picos de Europa, en 1934, estuvo a punto de hacer definitiva justicia a toda esa legión de heterodoxos que condenó la equivocada sabiduría de Menéndez Pelayo.

« ¡Granados Gata y Delgado Martínez nada menos! Para que nadie ignore que es el pueblo de España el que dice NO a Franco, el que hace cola en los patíbulos, el que sabe que llegará un día en que la cuchilla se habrá mellado definitivamente y no habrá más cabezas para el ansia carnicera del verdugo.

« Granados Gata y Delgado Martínez, con todos los Granados Gatas y Delgados Martínez que les precedieron y que les sigan, serán los que presidan el nuevo tiempo que para España está escrito en alguna parte del calendario.»

GIBRALTAR pertenece a España

— II —

Es denigrante para Europa y, sobre todo, para el europeísmo y una afrenta para los españoles, comprobar que, mientras se hacen encomiables esfuerzos para la integración europea y se repudia el colonialismo y el imperialismo, España, tenga que soportar la humillante fortaleza imperialista y semi-colonialista que domina el Estrecho de Gibraltar y apunta hacia la Península Ibérica.

Y es inconcebible que, mientras los gobiernos y los organismos internacionales se desviven uniendo tribus y pueblos para formar nuevas naciones de los restos colonialistas ¡España! esa España que se fundió con pueblos y razas, incubadora del derecho internacional y madre de naciones totalmente soberanas, es ultrajada por un Peñón que daña la integridad territorial. ¿Por qué en esta época de anticolonialismo, de reivindicaciones territoriales, de libre asociación de los pueblos, España permite que el Peñón de Gibraltar siga en manos extranjeras?

A mi modo de entender, hay que culpar al repudiable régimen que la oprime. Al clan del «Caudillo», dueño de las finanzas españolas. A los jerarcas que se enriquecen, amordazando al pueblo español. Al militarismo que apuntala a la dictadura, la que lo ha apoltronado, sentándolo en sillones de «sociedades» que le producen escandalosos beneficios. A la Iglesia encubridora de injusticias y estraperlista que dividió a España en dos bandos. Y, a toda la podredumbre que oculta y fomenta el totalitarismo.

Antaño oprimieron a los pueblos ibéricos los forjadores de la decadencia. Hogaño, los que tiranizan y la vejan la han llevado a la postración. ¡Pobre pueblo español! Está a merced del mejor postor.

Lo expresado demuestra una vez más, que los patrioteros son más falsos que los duros sevillanos.

Pueblos ibéricos, Numancia y Sagunto fueron materialmente destruidos porque quisieron conservar su dignidad; pero su espíritu renació de sus cenizas como el ave Fénix y, a ese espíritu portador de la dignidad y la lealtad, se le debe la reconquista y la réplica que un pueblo sin armas, pero con mucha dignidad e impregnado de lealtad, supo dar a quienes incendiaron a Guernica, martirizaron a Madrid y destruyeron o arrasaron a númerosos pueblos de España, emulando a Atila. Esos díscipulos aventajados de quien se vanagloriaba en llamarse a sí mismo «Azote de Dios», entregaron el suelo ibérico al nazi-fascismo para que este convirtiera a España en un inmenso y criminal laboratorio, donde todas las potencias que se disputaban la hegemonía mundial hicieron horripilantes y criminales experimentos, utilizando para sus sanguinarias fines a todos los españoles.

El Caudillo de esos hijos de Satanás, manifestó en nueve palabras que no le bastaba mancharse las manos de sangre y arrasar la mitad de España; su espíritu sanguinario le hizo decir: «Si es necesario, fusilaremos la mitad de España».

Nada bueno puede esperar España de un «Caudillo» que mató al médico que le salvó la vida; ese médico militar era el Dr. Alfonso Gaspar, del cual Franco decía: «Para mi no hay más padre ni hermano que Alfonso. Le debo la vida. Si no fuera por él estaría enterrado». Sin embargo ese doctor tan bondadoso y magnánimo fué fusilado el 27 de octubre de 1936 en el tétrico patio de la prisión de Huesca.

Quienes aplaudieron cuando una piltrafa gritó: ¡Muera la inteligencia!» Y se vanaglorian de que el nazi-fascismo les regalara una victoria a lo Pirro que costó a España cerca de dos millones de muertos; nunca comprenderán que el Peñón de Gibraltar, más que una fortaleza extranjera, es una provocación, desafío al pueblo español.

La Gran Bretaña impuso el Comité de No-Intervención para estafar al pueblo español porque sabe por experiencia que es más fácil sobornar y manejar a una dictadura que a un pueblo libre.

¿Que hubiesen dicho y qué actitud adoptarían los británicos, si en su isla hubiera una fortaleza militar que perteneciera a los italianos, a los germanos, etc.?

Aunque la historia nos señala como han actuado hasta la fecha, no estará de más recordarles: «Británicos, lo que no querais para vosotros no lo impongais a los demás».

Ojalá la Europa actual, lograse humanizarlos y en un gesto de leal amistad devolvieran el Peñon de Gibraltar a España. Sabemos que esta amistad no la practican los Estados mayores ni las cancillerias, pero debe cultivarse entre los pueblos; aunque parezca una utopia, porque sin ella no podrá conseguirse la armonía universal.

Si el pueblo inglés no hace este gesto, a mi juicio, el pueblo español debe iniciar una campaña nacional e internacionalmente para reivindicar Gibraltar y desenmascarar a la ignominiosa tiranía que pisotea los derechos de España y de los españoles.

Francisco PAUNER S.

Utilidad del sindicalismo

(Suite de la page 2.)

tante, al hombre de convicciones...

¿Quien será capaz de desmentir lo que se vé y se palpa? ¿Quien se encuentra facultado para sostener públicamente lo adverso de lo que es cierto y popular, sin que él mismo se contradiga? ¿Quien se verá capaz de acertar lo que es bueno como malo, o viceversa, sin exponerse a correr el mayor de los ridículos? ¿Quién puede apoyarse sobre una cosa que no tiene consistencia, para llevar a cabo una gran obra de solidez y valimiento, sino es el que desconoce la resistencia de los materiales a emplear? He aquí, pues, lo que debemos de distinguir entre el sindicalismo reformista y el de la acción directa, o sea revolucionario. No podemos negar las contradicciones que hay en el primero, como tampoco diremos que ambos se compaginan. Cometeríamos una torpeza enjuiciando lo mismo a los dos sindicalismos.

Para llegar a comprenderse uno, se ha de ser sincero con uno mismo y estar convencido de lo que manifiesta en público y en privado, haciéndose después su resumen, sin resumir a los otros.

Cuando se habla de sindicalismo, debe hablarse de obrerismo y no de política, ésta es la que ha echado a perder todo lo que de rebeldía había en el paria del trabajo; esta es la culpable de la decadencia manifestada en el proletariado mundial.

El sindicalismo, bien empleado, es tan útil para el explotado como el agua para el sediento. Tenemos las pruebas de su utilidad en esas instituciones burguesas o aburguesadas, que intentan apoyarse y se apoyan en él para salvar sus intereses. Tenemos las pruebas en todos los Estados del mundo, que tratan de hacérsele suyo con el fin de amortiguar todos sus efectos en provecho de los organismos gubernamentales. Las pruebas están en lo mucho que lo han prostituido. Luego el sindicalismo no ha fracasado, sino los hombres interesados en desvirtuarlo, jugando al confusionismo hasta convertirle en instrumento de escasa importancia social. Lo que hace falta es que se le higienice, se le airee un mucho, se le destruya por completo los microbios que le están comiendo, y, ésta gran desinfección, el llamado a realizarla es el anarco-sindicalismo : La anarquía, que es apoliticismo y antiestatismo, armonía y orden.

El sindicalismo, bien entendido y dirigido revolucionariamente, es necesario para cualquier movimiento subversivo, porque es el pueblo en armas dispuesto a vencer a su enemigo común. Negarle esta propiedad, no es justo.

En España, por ejemplo, las transformaciones económico-sociales que se hicieron, se deben, en su mayoría, a la C.N.T. Al sindicalismo de la acción directa, aunque para algunos, buscando vanas justificaciones, tratan de agregarlas al espíritu comunalista, cosa que no se ajusta estrictamente a la verdad, puesto que fué la C.N.T. la que, en su Congreso de Zaragoza, Mayo 1936, dió a España, en líneas generales, el concepto confederal del Comunismo Libertario, las que sirvieron de panta para formar las colectividades y socializaciones.

Anarquismo y sindicalismo han de ir juntos, unidos, y codo a codo luchar contra la indiferencia de los trabajadores y la imposición del Estado y el Estado mismo. Quien no lo interprete así comete un error mayúsculo e inconscientemente es enemigo de la igualdad y de la libertad, y patrocina la esclavitud, que es lo que hasta la hora presente hacen los líderes de esas grandes Centrales Sindicales, transformadas en empresas explotadoras de sus mismos afiliados. Este sindicalismo sí que ha dado en quiebra, pero no el revolucionario, no el encarnado en la C.N.T., a pesar de todos sus vaivenes y vacilaciones reformistas, porque guarda la savia del anarquismo, según los acuerdos del Congreso del Teatro de la Comedia, de Madrid, del año 1919.

El sindicalismo triunfante es el anarquismo en acción.

MINGO.

ACABA DE APARECER

«BASES DEL ANARQUISMO»

por Victor Garcia

Ediciones **«Cénit»**

2 F el ejemplar

Pedidos: Servicio de Libreria, 4, rue de Belfort, Toulouse (H.-G.).

A CARCASSONNE

Grand meeting de solidarité

(Suite page 8)

confondre le pouvoir actuel avec le peuple français.

» Ce qu'il y a de sain, de plus pur est à vos côtés, jusqu'à la fin de votre combat. »

Pour n'avoir parlé que quelques minutes, M. Guille n'en recevait pas moins une ovation monstre de tous les participants et c'était aussitôt le vote unanime de la motion suivante :

UNE VIGOUREUSE CONDAMNATION

« Force Ouvrière, organisatrice de cette réunion, propose à tous les assistants la résolution suivante :

» Condamner le régime franquiste, le plus monstrueux qu'ait connu l'humanité, engendré par Hitler et Mussolini, et qui survit grâce à l'aide que les démocraties viennent directement ou indirectement lui porter, ainsi que les pays dits « prolétaires », qui n'ont pas su ou pas voulu s'opposer à l'entrée de ce régime monstrueux dans les organismes internationaux.

» D'abord pour ses crimes, tel celui contre le camarade Centeno, président de l'Exécutif socialiste clandestin d'Espagne assassiné par de mauvais traitements dans les cachots de la direction générale de la sécurité à Madrid, tel celui contre l'écrivain Barranco (il fut jeté par l'une des fenêtres de la prison de Jerez et on refusa à sa chère maman de lui rendre visite pendant qu'il agonissait), telle également l'exécution de Grimau et tant d'autres, parce que ce régime maudit ne peut vivre sans boire journellement le sang prolétaire et démocratique du peuple espagnol.

» Ensuite, pour les dernières exécutions des jeunes libertaires Francisco Granados et Joaquin Delgado, assassinés « au garrot », deux victimes innocentes, qui ont payé pour un autre crime bien préparé par les policiers spéciaux dont se sert Franco.

« Nous alertons l'opinion sur le crime que se préparent à perpétrer les autorités franquistes sur les personnes des jeunes Alain Pécunia, Guy Batoux et Bernard Ferry, de nationalité française, qui, après un jugement sommaire, risquent le sort des camarades Granados et Delgado.

» Enfin, nous condamnons le procédé employé en ce moment contre nos vaillants frères, les mineurs d'Asturies, de Léon, de Bilbao et les autres travailleurs d'Espagne, que, pour le fait de présenter des revendications justes, on persécute, on déporte, pour un délit qui, dans tout les pays civilisés, est une chose légale : la grève, unique arme que possèdent les travailleurs pour lutter et obtenir leurs revendications les plus immédiates qui sont : le pain, la liberté et le droit de se syndiquer librement et non dans un syndicat vertical dirigé par une bande de brigands.

» Merci d'avance, au nom de Force Ouvrière. »

Actualidad

Condena universal al franquismo

La odiosa, la horrible ejecución de Francisco Granados y Joaquín Delgado, ha producido una reacción internacional que sin duda no esperaba el franquismo. Preveía probablemente la producida por el asesinato de Grimau. La desafió, porque entraba en sus cálculos desafiarla. Formaba parte de su línea política. Correspondía a su lógica del terror como medio de gobierno y de implicación de todos cuantos ayudaron a Franco en la Cruzada y que él quiere continúen ligados a él por complicidades sangrientas

No pensaron, seguramente, que la muerte de Delgado y Granados produciría los fulminantes efectos que ha producido. Pensaron: Son dos jóvenes; les acumulamos un hecho generalmente reprobado; son anarquistas. Con su ejecución daremos gusto a la caverna reaccionaria, el público en general aplaudirá porque creerá que realmente dejaron la bomba en la Oficina de Pasaportes, que hubiera podido producir muertos, e internacionalmente el suceso no pasará de un telegrama de Prensa.

Subestimaron el factor sicológico. Olvidaron contingencias humanas y sensibilidades que pueden ser doblemente heridas, según se hacen las cosas. Matar dos hombres jóvenes, acusándoles de un crimen que no se prueba, con precipitación, negándoles todo medio de defensa, subleva en general la conciencia moderna, porque recuerda demasiado los métodos expeditivos de los nazis alemanes. Pero si además se agrega a la brutalidad del juicio y de la condena, el refinamiento de horror de la ejecución, negando a los condenados hasta el «honor» del pelotón de fusilamiento, sentenciándoles a este garrote vil que ha sido como un escupitajo que se lanza a la faz del mundo civilizado, entonces el escalofrío, la náusea, la indignación, ha alcanzado a todos los sectores y a todos los países.

Incluso la pretendida razón que podían aducir, enarbolando la bandera de las víctimas inocentes que pudieron ser inmoladas, han perdido a los ojos de la mayoría. El repudio, la protesta, el horror ha sido universal. Se ha manifestado en la Prensa, desde los periódicos católicos a los comunistas. En la calle, de Roma a Montevideo. Estupefacto, el mundo se ha preguntado: ¿Pero es posible esto en pleno siglo XX? Con la ejecución de Grimau el fascismo se mostró feroz y vengativo; con la muerte inflingida bárbaramente a Delgado y Granados, se ha mostrado sádico e innoble.

Nadie ha osado la defensa, la justificación del crimen «legal»; nadie se ha atrevido a levantar la voz, dando la razón al franquismo. Aún aquellos que, si el franquismo hubiera procedido de otra suerte, hubieran utilizado las mujeres y los niños heridos como anatemas contra los terroristas y absolución de Franco, su régimen y sus métodos, no se han atrevido a hablar, asombrados y extrañados ante el refinamiento de crueldad y el insulto a la conciencia del mundo que significa la forma de muerte aplicada a los dos muchachos.

Ha sido un cálculo terriblemente erróneo. Como lo fué el del fusilamiento de Ferrer. Como son todos los excesos del Poder, en momentos en que ese Poder tiene concitados sobre él tantos recelos y tantas antipatías.

Nuestros dos jóvenes camaradas han muerto en horrible suplicio. Si es cierto lo que decía «L'Humanité»; si es verdad que, con aberración demencial, con refinamiento de enfermos, de sádicos, se prolongó su suplicio durante media hora, la condena universal del régimen franquista es ya un hecho irreversible, sean cuales fueren las apariencias. El mundo moderno está ya harto de anormales, utilizando las prerrogativas del Estado para sumir al género humano en la ignominia. Los supervivientes escapados a los horcas de Nuremberg, los locos criminales que inflingen las más horribles muertes a los mártires que caen en sus manos, Franco y su régimen, los hombres que lo representan, han sido juzgados y condenados por el mundo entero. El garrote vil aplicado a Delgado y Granados ha sido la gota de agua que debía hacer rebosar el vaso.

AVISO IMPORTANTE

Advertimos a nuestros compañeros que para toda correspondencia en español — textos y comunicados — y envíos de dinero por parte de paqueteros y suscriptores de lengua española, deben dirigirse a:

Correspondencia: F. Montseny. - Réd. « ESPOIR », 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.).

Pagos: M. Celma — C.C.P. numéro 952-38 — Centre de Chèques de Toulouse.

COLLABORATION

LA HUELGA DE LOS MINEROS ASTURIANOS
Su alcance y su significado

Mucho es lo que se ha escrito en torno a esta huelga, que va ya para dos meses, cuyo acontecimiento, cualquiera que sea su desenlace, quedará grabado en letras de oro en la historia de las acciones reivindicativas y antifranquistas, emprendidas por los trabajadores asturianos.

Mucho se ha escrito, repetimos, en torno a este acontecimiento, aunque pocas veces se ha dado una versión directa, emitida por quienes están librando un gigantesco y singular combate. Hoy nos complacemos en dar una versión directa de los acontecimientos que tienen lugar en Asturias, sacando extractos de una carta que el Secretariado Intercontinental de la C.N.T. ha recibido de nuestros compañeros asturianos, en la que se fija el alcance, el significado, el volumen y el desarrollo de esta huelga, así como las aspiraciones y los temores de los mineros asturianos, todo lo cual coincidente con lo que muy recientemente habíamos escrito nosotros mismos, recogiendo las pulsaciones que desde el interior y del exterior nos llegaban del conflicto. He aquí, pues, sin más comentarios, los extractos de la carta de referencia:

2 de septiembre de 1963.

«La huelga minera va ya para 50 dias. Empezó en los primeros grupos mineros de la parte del Caudal y a medida que fueron pasando los dias se fué extendiendo a todos los grupos de la cuenca minera de Asturias. El paro alcanzó a unos 35.000 mineros, en los primeros dias de agosto, en cuyas fechas empezaron a reintegrarse al trabajo en las minas de la parte del Caudal, mientras que las del Nalón y Candin se iban paralizando hasta llegar a un cierre total en las minas enclavadas en los citados valles carboníferos. Hoy, a pesar de lo que diga la malévola prensa, aún no están normalizados los trabajos en la cuenca del Caudal. Todavía hay trabajadores, y principalmente picadores, perseverantes en su actitud de no acceder a los caprichos patronales. Mientras, en las demás cuencas mineras, son muy pocas las empresas que mantienen abiertos sus pozos; y aún en estos acudió al trabajo una mínima parte de los trabajadores. En total, el último dia de agosto el número de huelguistas en Asturias se elevaba a 28.000. Hoy, dia 2 de septiembre, está anunciado el levantamiento de clausura que existe en la mayoria de las explotaciones y no seria extraño que los trabajadores que mantienen la lucha vayan incorporándose en las demás provincias españolas .Solo en la cuenca carbonífera de León se van solidarizando estos dias con sus hermanos asturianos. Además, porque hay que tener en cuenta que en muchos hogares el hambre empieza a sentirse al siguiente dia de declararse el paro, dados los jornales de miseria que percibimos los trabajadores españoles, que no dan más que para ir mal tirando.

«Abrigabamos la esperanza de que el paro se extenderia a varias de las provincias más importantes. Más al no suceder así, los compañeros y en general la mayoría de los trabajadores, se decepcionan y se lamentan de la falta de unidad y solidaridad en las demás provincias.

«Tampoco se comprende el por qué en el exterior no se centralizan todos los esfuerzos en conseguir que las relaciones de los demás paises con el actual régimen español se pongan tirantes, que se anulen los tratados comerciales y, en fin, que los sindicatos portuarios, por lo menos, de las organizaciones internacionales, den órdenes a sus afiliados en el sentido de negarse a trabajar en cualquier clase de productos que tengan como procedencia o destino España. Esta seria la mejor ayuda que se nos podria prestar y, mientras esto no se consiga, es inútil hablar de cambio de poderes, ya que el actual régimen se mantendrá como sea, pero se mantendrá. Y nosotros, cansados de recibir golpes, no tendremos más remedio que tomarnos un bien merecido descanso y esperar que el fruto, por viejo y por podrido, se desintegre.

«Las detenciones en esta huelga no han sido tan numerosas como en la pasada. En 200 se puede cifrar el número de detenciones hasta el momento actual, haciendo un cálculo aproximado. De este número, algunos han sido puestos en libertad. Pero se ha hecho una expedición de veintitantos, los cuales han sido trasladados a Madrid, para ser juzgados en la citada localidad. (Como se vé, los detenidos a los que el franquismo ha aplicado el remoquete de comunistas, son mineros asturianos en huelga; y es por el hecho de ser obreros en huelga y no por ser comunistas — que con seguridad no lo son — que se les ha detenido y se les va a condenar). — La parte que encierra el entre paréntesis, es nuestra. —

«En lo que si ha habido refinamiento es en el criminal y bárbaro trato dado a los detenidos. A muchos, y con el fin de que sus familiares no les viesen en tan lamentable estado, les han tenido de**neras, con el objeto de conseguir una más justa y equitativa distribución de los beneficios, conseguidos gracias a nuestros esfuerzos, y que las Patronales cerriles y avaras se niegan injustamente a conceder.**

Por otra parte, tampoco ignora 15 a 20 dias incomunicados y a otros les han hecho desaparecer sus ropas para que no las vieran desgarradas y ensangrentadas.

«Todo parece indicar, y motivos tenemos para hablar así, que los españoles están pendientes de lo que los asturianos podamos conseguir con nuestra lucha, cuando lo ideal seria que en todos cundiera nuestro ejemplo, pues de esa forma seria más manifiesto el resultado y mejor cubierto el objetivo».

Adjuntamos el texto de una octavilla que han hecho circular los compañeros de la C..NT. por toda la cuenca minera asturiana.

Toulouse, 10 de septiembre 1963.

Servicio de Información
C. N. T.

LA HUELGA DE LOS MINEROS ASTURIANOS

(Hojas que ha hecho circular la C.N.T.).

C.N.T. A.I.T.

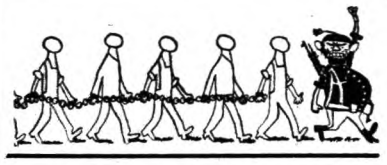
A LOS TRABAJADORES DE LAS MINAS QUE ACTUALMENTE ESTAN EN ACTIVO

Compañeros: Nadie ignora la lucha titánica y desigual que mantienen nuestros compañeros en algunas de las explotaciones minadie el historial solidario de los trabajadores de Asturias en cuantos movimientos y luchas planteadas en todos los tiempos por un mejor vivir y bienestar general; cuyo historial fué conseguido a fuerza de entender siempre el que toda unión y cooperación significaba, al fin, un beneficio propio. No olvidemos, pues, lo que tantos sacrificios costó a nuestros antecesores e inmolados compañeros. Seamos dignos sucesores suyos, pensando, al igual que lo hubieran pensado ellos, que la lucha y que su triunfo será nuestro triunfo. Llegó el momento de solidarizarnos todos los trabajadores de las minas, uniéndonos a la lucha para que el triunfo sea total y más pronto conseguido.

Motivos hay para extendernos en más largas consideraciones, pero causas de fácil comprensión nos impiden hacerlo.

¡Viva la solidaridad! ¡Viva la unión de los trabajadores!

Agosto 1963.



LIBRES OPINIONES

El "mal menor" es el peor mal

Juan Peiro, la C.N.T. el anarquismo

Por Floreal OCAÑA

En el número 563 de «Soldaridad Obrera», que apareció en Barcelona, con fecha del 17 de noviembre de 1932 — el firmante tenía entonces veintiocho años de edad — en primera página, a doble columna, vió la luz un artículo del que escribe titulado **La revolución libertaria no debe temer al peligro «extranjero».** Y Juan Peiró lo comentó en el número 54 del año segundo de «Cultura Libertaria» fechado en 24 del mismo mes y año precitados, es decir, siete días después de aparecer el primero.

Orientaciones. La razón empieza a abrirse paso. Así titula J. Peiró su artículo de 193 líneas, a doble columna, que lo encabezó transcribiendo las últimas líneas del mío que dicen:

«Los impacientes, los valerosos que no les importa dar su vida en cualquier momento por la causa de la libertad, han de tener en cuenta que **el saber esperar es una de las mayores virtudes del revolucionario. Hay que evitar lamentables pérdidas de energías y obrar en el momento oportuno.** Las posibilidades revolucionarias no se cierran; al contrario, vivimos la hora de la eclosion, de abertura de las mismas. La hora es, pues, de organización intensa, **de preparación,** y cuando el enemigo **nos ofrezca la ocasión, cuando el pueblo esté en la calle, entonces será el instante** del obrar decidido y enérgico de los anarquistas en la orientación del gran movimiento colectivo en marcha». (Floreal Ocaña, en «Solidaridad Obrera». del dia 17 de los corrientes).

«Como queda dicho, este párrafo ha visto la luz — dice Peiró — en « Solidaridad Obrera», de Barcelona. Que lo celebro, no hay que preguntarlo. Registremos el hecho de que sea un significado militante de la F.A.I. el que diga que «el saber esperar es una de las mayores virtudes del revolucionario» y que «hay que evitar lamentables pérdidas de energías y obrar en momento oportuno».

«Los llamados «bomberos» vamos más allá que Floreal Ocaña. Entendemos que el «instante del obrar decidido y enérgico de los anarquistas en la orientación del gran movimiento colectivo en marcha», no ha de ser precisa y excluvivamente el instante de «cuando el pueblo esté en la calle». Estimamos que el pueblo, por lo común, necesita que lo empujen a la calle, y por este motivo consideramos que no siempre hay que esperar que «el pueblo esté en la calle». **Hay que llevarlo** — lo subraya el firmante — **a ella y concitarle a la revuelta y a la subversión.**

«Cuando los movimientos revolucionarios pueden justificarse por razones de oportunidad, cuando los movimientos subversivos no son suicidios premeditados por los agentes provocadores — estas palabras de Peiró hoy podemos aplicárselas a algunos «agentes» de la Política del Tio Sam y de Kruschev que están a la vista de los que quieran verlos — **si las masas no sienten la emoción del momento, hay que influir sobre ellas para decidirlas a la lucha».**

Más concretamente. **Nosotros estamos absolutamente de acuerdo en que, cuando el pueblo esté en la calle, sean los anarquistas los que orienten el movimiento colectivo en marcha; lo estamos, también, en que sean los anarquistas, como tales, los que empujen las masas confederales hacia la calle, siempre que el movimiento sea justificado y oportuno.**

«Aparte de esto, con lo que vamos más allá que Floreal Ocaña, en lo demás hay coincidencia absoluta. No es menos revolucionario el que mejor sabe esperar. Hay que evitar lamentables pérdidas de energía y obrar en el momento oportuno. Antes que la hora de la revolución social, ha de ser la hora de la organización intensa y de la preparación».

«Constatemos, una vez más, que significados militantes de la F. A.I. hablan nuestro mismo lenguaje. Y repito que lo celebro — termina diciendo Juan Peiró — porque **ese lenguaje es el único capaz de conducirnos a la revolución social, después de vindicar la personalidad de la C..NT. y de los anarquistas ante los seculares enemigos del anarquismo y de la revolución social en el amplio y único sentido de la palabra».**

He reproducido la parte esencial del artículo de Juan Peiró, que expone su posición ante la C.N.T. y el anarquismo, y no contesté en 1932, porque fundalmente estábamos de acuerdo. Algo intuitivo, sensorial más que mental, me hacía respetar y admirar la personalidad y la individualidad de Juan Peiró. Y por ese mismo respeto que me merecia su **conciencia moral,** su buena calidad humana no quise ni desmentir siquiera que era — como afirmó él — un militante de la F.A.I.

Debo aclarar esto último. Durante la dictadura de Primo de Ri-

INTERNATIONALE

Comentario

Vistas esas circunstancias

MENOS mal que, a estas horas, ocupará lugar preferente, en escaparates y estanterías de farmacias, en casi todos los países, la nueva droga para curar la angustia y la ansiedad, la cual debe su descubrimiento a dos médicos italianos: los doctores Lafranco Rambelli y Francesco Montanari, de la Clínica de Enfermedades Mentales y Nerviosas de la Universidad de Roma, dirigida por el profesor Gozzano. Y como el éxito de sus pruebas fué dado a conocer por un informe del «Squibb International», en abril de 1962, y de encontes acá median muchos meses, es por lo que me permito indicar que a estas horas la mayoría de los establecimientos farmacéuticos estarán bien abastecidos de esa droga, conocida específicamente por el nombre de «Sequaline» y genéricamente por el de «Flufenazina».

Y digo menos mal, porque desde que los «endiablados» países afro-asiáticos «l'han tomao» con los mandones de Portugal, por lo de Angola, Mozambique, etc., sin que le valga al equipo salazarista afirmar que en las posesiones africanas portuguesas «reina la mejor y más cristiana política», al extremo de «sacrificar» los intereses de la metrópoli por mantener la vida «principesca» de los nativos de ellas — de ahí que Salazar se emperre en retenerlas —, los «gobernantes» portugueses sufren cada «entripao», y más desde que el Consejo de Seguridad acordó emplazar a Portugal a reconocer la independencia a sus colonias ultramarinas, que, de no tener a mano la «Sequaline», que calma los nervios y alivia el insomnio, ya el gobierno de Lisboa se hubiera «diao» la manta a la cabeza y con sus cuatro cientos «peus de cabalo» y «O terror d'os mares», hubiera provocado tal trapatiesta universal, que ni el mismo Dios, aun morando en tan altas regiones, se habría librado de algún castañetazo; pero como los «gobernantes» lusitanos miden las cosas, prefieren darse al consumo de la «Sequaline», por muy a calabaza que sabe, según afirman, en vez de armar tamaña marimorena.

Bien es cierto que cuanto les pasa al doctor Salazar y al Presidente Américo Thomas, es porque ni uno ni otro son providenciales como el Caudillo, a quien ningún Consejo de Seguridad, por muy de la Onu que sea, le hace mella, porque si así se diese la mano de Santa Teresa, que el Caudillo tiene sobre la mesa de su despacho de «El Pardo», se encargaría de no dejar nariz sana de ningún miembro del Consejo que tal hiciera. Y como cuantos andan en esos «fregaos» tienen en gran estima sus apéndices nasales, don Paco sigue haciendo su caudillal voluntad sin que Consejo de Seguridad alguno le cante las cuarenta, como suele decirse.

Y puesto que «los enemigos políticos de Portugal son los de España — palabras del ministro de la Gobernación, Alonso Vega, a un periodista lisboeta — y los que nos atacan no ignoran que si consiguiesen su objetivo en Portugal habrían conquistado una victoria en España», el Generalísimo, vistas esas circunstancias, y los muchos favores recibidos de sus compadritos portugueses, cuando henchido de «amor» a España se dió a la «gerial» faena de reducir su población civil, cortando el resuello a más de un millón de españoles — amén de los millares de hispanos que, escapados de la quema, deambulan por esos mundos, en espera de que las democracias recobren esa gran cosa que turba el ánimo cuando se comete alguna falta — que estorbaban sus «cristianísimos» planes de situar a España en el nivel de «grandeza» que muestra actualmente, envió a Lisboa, el pasado julio, mil quinientos jóvenes falangistas, entre flechas y arqueros, con sus mandos y capellán, acompañados por una tanda de seminaristas, «como prueba y demostración evidentes de la hermandad lusoespañola».

Ahora bien, quienes piensen que Su Excelencia destacó a la capital portuguesa tal contingente azul de flechas, arqueros, etc., etc., con intención de acrecentar el «poderoso» Ejército luso, por lo de las «provincias africanas de Portugal », piensan mal, ya que aún no ha sonado la hora J. para que el Caudillo diga ¡Aquí estoy yo! — cual dijo en la pasada guerra, poco antes de que Berlín cayera en manos de los Aliados, cuya caída motivó la desaparición de sus compinches y valedores de entonces, Hitler y Mussolini; de los cuales no queda más recuerdo que don Paco y la política que vienen empleando las democracias occidentales —, y si solamente para rendir homenaje de adhesión a la causa de Portugal y ofrecer la medalla de oro de las falanges juveniles de Franco al presidente Américo Thomas. Medallita ésta que muy pocos hombres la poseen, pues, para merecerla, se precisa tener cualidades de aupa! La cual fué entregada, en nombre del Caudillo, al Presidente, por el entregador de turno, en una ceremonia tan emotiva de toma por el daca de entonces, que el Primer Magistrado de la nación portuguesa hubo de echar mano de la «Sequalina» para aquietar sus nervios, que se le salían del sistema, y prepararse un dormir tranquilo a la hora de la cita con Morfeo.

Si bien a juzgar por la crónica de Miguel Airol, corresponsal de Radio Nacional de España, el acto más «brillantísimo y emocionante en esta histórica jornada» fué «el desfile inenarrable», ante Américo Thomas y Salazar, «y presenciado por una gran multitud enfervorecida, vitoreando los colores nacionales de los dos pueblos hermanos, de las mil quinientas flechas y arqueros, con sus mandos y capellán», precedidos, agregamos nosotros, ya que Airol se lo calla, por la tanda de seminaristas, luciendo talares muy ceñiditos, que abrían la marcha entonando el ¡«Aleluya! ¡Aleluya!...», mientras los otros con sus camisitas azules, y moviendo las caderas primorosamente al compás de «que si uno, que si dos, que si tres, que si cuatro», cantaban:

«Tengo una muñeca vestida de azul, con su camisita y su canesú, etc., etc...».

Desde luego, no cabe duda de que todos ellos debieron de estar monísimos en ese «desfile inenarrable», por lo que sus papás se sentirán muy orgullosos de que sus retoños sean la viva imagen «del glorioso renacer de una España, bajo el mando de Franco, que causa envidia al mundo entero».

Salvador INIESTA.

COMITE de REDACTION D'« ESPOIR »

Directeur : A. TURMO
Secrétaire de Rédaction : F. MONTSENY.

Rédacteurs : P. V. BERTHIER, Edouard BRUNET, Et. GUILLEMAU.

Administrateur : J. BORRAS.

APUNTES DE NUESTRO TIEMPO

HAY que salir del atolladero. Nuestro país está en el atasco, y con afán busca una salida digna a sus múltiples desdichas nacionales. Los hechos demuestran que la vida social, con sus altos y bajos, no se agota nunca. Es semejante a una veta roja que circula bajo la tierra, pero que siempre sale a la superficie.

La hora de la libertad de España ha sonado. Hasta los sordos de conveniencia han escuchado el aldabonazo justiciero. Pero pocos se percatan del alcance que puede tener la liberación futura. Y sin embargo, ahí están los hechos que no engañan a nadie. Asturias, cuna de mineros rebeldes y conscientes, escribe el prólogo del derecho a la justicia social. Los mineros quieren la luz que no tienen. Y va a conquistarla mediante la unión sindical que es la fuerza suprema de los desheredados.

Dos Organizaciones obreras de rancio abolengo socialista y libertario, afincadas en lo más hondo del corazón del pueblo, orientan la lucha reivindicativa: la C.N.T. y la U.G.T. Ni las órdnes del Gobierno franquista, ni los manejos oportunistas de quienes tratan de explotar los hechos sociales en beneficio de su particular bandería, consiguen dividir a los valientes luchadores asturianos. ¡Hermosa lección de unidad sindical que pone de manifiesto la capacidad creadora del proletariado revolucionario!

Los planes de la clase obrera están trazados con inteligencia. España necesita salir del atasco totalitario. Exige una vida digna, ordenada, conforme a la libertad de oportunidades e igualdad de derechos y deberes. ¿Qué añagaza puede ser capaz de desdibujar los acontecimientos que se avecinan? Esta es la inquietud de los gobernantes de la hora y no otro es el método sibilino de sus consejeros exteriores. En el mayor secreto se proyectan trayectorias de recambio, mas no aciertan a encontrar la salida airosa. No la tienen en su poder. Ahora es el pueblo el que decide y pesa.

Saben los avisados que, el déspota ferrolano, ha terminado su ciclo gubernamental. Pero, ¿quién será el que cargue con el fardo de un Estado corrompido y descompuesto? Falange Española y de las J.O.N.S. se halla partida en mil pedazos. El que un día fué «flamante» Opus Dei, no ha sido capaz de sacar del lodazal al sistema anacrónico y opresor. La Iglesia Católica retírase cautelosamente por el foro, mientras sus nuevas promociones se acercan al despertar obrero y social... Y el Ejército, «único puntal de la patria», posee la dirección de la máquina estatal, mas no sabe qué rumbo tomar en los momentos actuales.

Las cosas de España no pueden quedar así. Los representantes del dólar pretenden hacer de Muñoz Grandes nada menos que el caudillo pacificador. ¿Lo habrán impuesto como segundo de abordo para que el navío franquista no quede sin capitán ante el supuesto de que se gesten nuevas sorpresas? Puede ser que así sea. No obstante, el Vaticano mide la geografía político-social con un cartabón diferente. Y es que conoce, a ciencia cierta, que el mal de España es más hondo. ¡Ay, si éste pudiera curarse a base de drogas y sinapismos!...

El franquismo ha obstruído la pasarela conciliadora. Ciego y obtuso, el poder unitario, ha quemado los hilos de la continuidad. Ha roto todos los puentes. Y no hay más remedio que dar un salto gigantesco para cruzar el río desbordado, ya que la solución de transición no se presenta por ninguna parte. Los proyectos conciliadores llegan tarde. Y a nuevas situaciones, nuevos métodos. En política se permiten muchas cosas, excepto una: queda totalmente prohibido equivocarse. De ahí que hoy se impone operar con la máxima urgencia. ¿Cuál será el competente doctor que extirpe el mal fomentado por el sistema franquista? El único cirujano que queda superviviente es el pueblo. No es un cirujano de hierro como el que pedía Costa desde su soledad fecunda y creadora, sino de carne y hueso.

Los sátrapas del poder usurpador le han dado al pueblo el instrumental salvador, dejándole las manos atadas para que no pueda trabajar libremente. Lo primero que se impone, es romper las cadenas. Hay que templar los nervios, dominarlos; y poner las manos en la masa sin pérdida de tiempo. La dictadura de la mediocridad ha querido, con sus desatinos incontables, que no exista otra opción ni otro camino a elegir. Y puesto que ellos lo han querido, ¡que así sea!

La acción del entendimiento y de los brazos españoles, para que sea feliz, totalmente útil y saludable, podría formularse en los mismos términos que Cajal se impusiera como alto representante de la ciencia, al decir:

«¡Por la Libertad! ¡Por vivir! ¡Por sobrevivir!»

Y sólo viven y sobreviven los hombres cuando desaparecen los verdugos.

Ramón LIARTE

---

vera pertenecí, en el exilio, a los Grupos Anarquistas de Lengua Española en Francia, y desde julio de 1936 a la Federación Local de Grupos Anarquistas de Barcelona. Fueron unos seis años que no pertenecí a la F.A.I. aunque sin dejar de actuar como anarquista en la vida privada — con mis numerosos familiares — y en la pública, como asimismo en el seno de la C.N.T. en la que ingresé a los doce años de edad: en el año de 1916.

A Peiró lo sacó de su error el compañero y amigo Portolés. No sé cual habrá sido — o sea — su conducta posterior e ignoro si vive, pero entonces, por considerarlo buen compañero, trabajador y amante de la C.N.T., pese a que lo llamaban «bombero», ocupó unos meses un lugar en nuestro domicilio, con su compañera, en la calle Industria, en Barcelona, junto a mi familia, mientras encontraba otra vivienda. Al aparecer el artículo de Peiró en «Cultura Libertaria», Portolés, del «grupo de los treinta», al traerlo a casa y comentarle, me dijo: —Veré a Peiró y le diré que está equivocado al respecto, que actualmente no perteneces a la F.A.I.

Hoy considero oportunísimo recordar las palabras del malogrado Peiró, ejemplo de rectitud ideológica, de amor a la C.N.T. y al anarquismo. A éste — tan combatido todavía en el presente por algunas de las personas que entonces lo rodeaban — considerábalo la savia ética e intelectual de aquella como otros ideales políticos y religiosos lo son de otras organizaciones obreras, políticas y religiosas.

Pude haber contestado públicamente a Juan Peiró, pero preferí decirle, un día, de palabra: «Que al hablar de evitar lamentables pérdidas de energías revolucionarias y obrar en el momento oportuno me refería a la nueva situación política y social que más de un compañero anarquista intuíamos se presentaría, a no tardar, indefectiblemente, después del derrumbe de la monarquía, en abril de 1931, por **el empuje libertario del Pueblo español en franca Evolución Social Progresiva.** Conociendo la psicología medieval de la reacción hispana de «todo o nada» en política y religión, de «esclavitud o muerte», sin términos medios, consideraba que se prepararía a dar un golpe de Estado «traidor», cobarde y liberticida, tan pronto se considerara con fuerzas para darlo. Y nuestro deber social-revolucionario era prepararnos para que no nos cogiera desprevenidos y debilitados el asalto de las negras fuerzas reaccionarias que se produciría, más pronto de lo que pensaban muchos libertarios, inevitablemente, gracias, en gran parte, a la «inconsciencia» de la República que permitió que los fascistas continuaran ocupando altos puestos militares.

En nuestros días, más que ayer, me alegra, grandemente, no haber iniciado, en la precitada fecha, una polémica o discusión, desde las columnas de la Prensa, con Peiró, con el Hombre que con claridad franca y sencillez sincera, que lo eleva moralmente, declaró, públicamente, desde el órgano oficial del «treintismo», que estaba, absolutamente, de acuerdo conmigo. Ni pasó por mi mente hacerlo siquiera, movido por gratuita presunción tan generalizada en los jóvenes. ¡Qué podía importarme que otros sujetos cercanos a él me «arañaran»! Para mí su opinión era lo valioso, como considero valiosas las opiniones de gran número de compañeros de la C.N.T. y del anarquismo que no escriben ni son oradores, pero que saben discernir mejor que ciertos escritores y tribunos empeñados en sacar del cauce libertario a la C.N.T.. Esta debe su existencia a aquellos, a los trabajadores que conocen el norte ideológico emancipador como ya quisieran conocerlo tan bien, para no «desorientarse», cuantos por ambiciones políticas pretenden ser sus nuevos pastores o guías. Decimos esto recordando cuanto hizo, en este sentido, el mismo A. Pestaña al fin de sus días.

Nada podía complacerme más que las palabras del malogrado Peiró, de este viejo militante de la C.N.T. al que admiraba — y admiro — y quería como amaba a mi padre — que falleció en octubre de 1937 — a cuantos abnegados anarquistas actuaban entonces y a los que continúan actuando actualmente, en el mismo sentido consecuente, sean jóvenes o viejos, en el Movimiento Libertario, considerándolo el único que puede acabar con el Estado, con la explotación y la dominación del hombre y establecer la Paz Universal permanente.

Si hoy viviera Juan Peiró — o Salvador Seguí — estaría frente a los sujetos que pretenden dejar a la C.N.T. sin «cabeza y sin corazón», a merced de la Política, sin la influencia del anarquismo que «empuje a la calle al Pueblo» — y no hacia los municipos políticos ni hacia el parlamento anulador de energías revolucionarias — para hacer la revolución social en el amplio y único sentido de la palabra».

Por Juan Peiró, en vida, siempre sentí singular afecto. Me mereció un gran respeto, y yo estaba convencidísimo que a él jamás lo movió el odio ni el rencor hacia los que no pensaban de acuerdo con sus concepciones, en todos los aspectos doctrinales. Creí, ¡siempre!, repito, que Peiró, con todas las contradicciones del hombre que duda y busca el mejor camino que lo conduzca a la Verdad, que es la Libertad, con todos sus defectos y virtudes, muy superiores a los primeros, era un Hombre de la C.N.T., uno de sus característicos Quijotes, un verdadero libertario o anarquista que permaneceria fiel a sus ideas antipolíticas y antiautoritarias, mientras alentara, pese a todas las decepciones personales y a todas las pesadumbres.

(Continuará)

DE TOUT ET POUR TOUS

Marginales

REVERTER
en la Amposta revolucionaria

NO es muy frecuente, entre nosotros, los libertarios, ensalzar, haceralgo así como el panegírico de tal o cual compañero, mientras éste aún vive y se desenvuelve en tal o cual sentido. Somos tan adversarios de todo cuanto pueda parecer reverencial de cualquier asomo fetichista, de endiosamiento de mayor o menor cuantía, que, en la inmensa mayoría de los casos, dejamos para cuando haya fallecido el glosar la personalidad moral o intelectual de éste o aquél compañero. Me parece que una tal propensión no está desprovista de razón. Considero que es más laudable la parquedad en el elogio, aún siendo éste, por supuesto, merecido, que no el prodigarlo con excesiva frecuencia. No obstante, por lo que en ello pueda haber de intención estimuladora, por la ejemplaridad que revista, no me parece desplazado, de vez en cuando, hablar en merecidos términos encomiásticos de personas que aún, afortunadamente, las tenemos entre nosotros. Es el caso del compañero Juan Reverter.

Mucho se ha hablado de lo que fueron las realizaciones revolucionarias, de la acción constructiva de tipo económico-justiciero llevada a cabo en el período de convulsión social, iniciado en la España del 1936. Mucho se ha dicho, pero mucho cabe aún decir, dada la magnitud de aquellos acontecimientos. Diversas fueron las modalidades en orden a realizaciones. Abundaron los aciertos y no escasearon los errores, como en toda improvisación de trascendental envergadura. Pero aún y con todo el tener en cuenta las deficiencias, importa destacar la ejemplaridad de lo plasmado en hechos concretos. Todo muy por encima de los defectos, clavando en el ambiente de nuestro país los mojones de una vida nueva, llamada a irradiar en el mundo social. Para sociólogos e historiadores, dispuestos a investigar con criterio honesto, es pródiga en sugestiones, densa en lo que se refiere a enseñanzas.

Recientemente habló Reverter, en las columnas de este periódico, de lo que fué la Colectividad de Amposta. Redactor, durante varios meses, del diario confederal «Solidaridad Obrera», de Barcelona, escribí una serie de reportajes, haciendo información de lo que eran las colectividades nacidas al calor de la revolución. Visité muchas de ellas, tomando datos en torno a su desenvolvimiento. Y, verdaderamente, una de las colectividades que me pareció revestir mayor relieve, en lo moral y en lo económico, fué la de Amposta.

«De haber ganado la guerra — dice Reverter en su trabajo — Amposta hubiera estado a la vanguardia de las conquistas revolucionarias. Sin necesidad de hablar tanto de principios, sino poniéndolos en práctica, sin necesidad de predicar ninguna clase de moral, sino practicándola, con la conducta de sus militantes... ¡Es cierto! Lo son los datos que ofrece, en el artículo de referencia, al respecto del desenvolvimiento económico de lo que allí se efectuó. No tengo a mano el reportaje que hice en Amposta. Tan sólo recuerdo la satisfacción experimentada, al hilvanar las referencias que allí se me dieron.

Reverter ofrece detalles en relación con la colectividad que allí crearon, en la fértil comarca de Amposta. A trueque de herir su modestia, su meritoria sencillez, por lo que tienen de aleccionador, voy a dejar sentados unos pocos datos relativos al citado compañero, al compañero que, dicho sea de paso, muchos años antes del 1936, en ocasión de haber fallecido su padre, que gozaba de desahogada posición económica, heredó cierta cantidad, que invirtió en fundar y sostener la revista anarquista «Prismas», que se editaba en Béziers allá en los años de la dictadura de Primo de Rivera. Noble rasgo de entereza idealista, del que algunos podrían tomar ejemplo...

Conste que desde que estuve en Amposta, en el año 1936, para hacer un reportaje de su Colectividad, destinado a «Soli», no he visto más a Juan Reverter, no he tenido correspondencia con él, ignoro dónde vive y cuáles son sus habituales ocupaciones. Desconozco cuál es su posición al respecto del movimiento cenetista en general. Lealmente, creo que hago labor útil al escribir estas líneas: Presentar el caso de uno de los compañeros que supieron predicar con el ejemplo.

En Amposta gozaba Reverter del respeto y estima de todos los sectores antifascistas porque veían en él al hombre desinteresado y sencillo, activo y consecuente. Tuvo en la localidad cargos de máxima responsabilidad, sin que ellos turbaran el diapasón de su vida habitual, vida frugal de hombre modesto, alejado de ambiciones de grandeza. Magníficas mansiones, higiénicas, confortables, habían dejado los fascistas, huídos de la ciudad. Podía, como otros, haber mejorado de vivienda. No lo hizo. Habitaba, cuando fuí a visitarle, un pisito reducido, viejo, angosto como una buhardilla. Todo era allí humilde: enseres, ropas, techo y luz. Vestía como cualquier derrengado jornalero, calzaba viejas y terrosas alpargatas. Siempre activo, puntual, sonriente. Así era el «Alcalde» de Amposta, el Secretario de la Colectividad, unas veces discutiendo, sobre entradas o salidas de productos, con delegados de Barcelona y de otras partes; aportando opiniones en las asambleas municipales, o trajinando con otros en pesadas tareas agrícolas. Invariable, natural, sin «pose» de «idealista convencido». Dando el ejemplo de laboriosidad, de energía, de optimismo.

Vale la pena, de vez en cuando, sacar a la luz pública esos casos verdaderamente ejemplares, como el citado, como el del compañero A. Rituerto, de Poliñá del Júcar, en la provincia de Valencia, compañero que no sé qué habrá sido de él. Puso singular empeño en convencer, en persuadir a unos y otros de la necesidad de ser sobrios y activos, creando un clima fraternal de apoyo mutuo y de justicia. Con mística pasión de convencido, dió ejemplo de sus ideas, de su pensamiento anarquista. Por la condición social de origen, por las influencias educativas, había en la localidad elementos de sentimientos bien dispares. Pero, en la mente de los unos y de los otros, existía como una instintiva convicción: la de que Rituerto, «Alcalde» y Secretario de la Colectividad, el que más trabajaba, el que más sudaba, el que más pobremente vivía, era, como decían las viejas beatas del pueblo; «un verdadero santo que no creía en Dios».

Muchos, muchísimos casos de abnegación, de callado sacrificio, de natural sencillez, se podrían citar. La Historia, así, con mayúscula, es como un río caudaloso que se mantiene, que toma volumen a base de múltiples arroyuelos que convergen en la corriente inicial. Parte de nuestra Historia Social, de la de España, ha de formarla el relato biográfico de mujeres y hombres que, ya en un sentido, bien en otro, se ofrecieron, de corazón abierto, a la causa revolucionaria, desdeñando sacar de ella posibles ventajas materiales.

¡DELGADO y GRANADOS,
asesinados por el franquismo!

Con profunda tristeza mezcla de rebeldía, me entero que nuestros queridos compañeros Francisco Granados y Joaquín Delgado han sido asesinados por orden expresa e irrevocable del «Caudillo» español, al amanecer del día 17 de agosto, en la fatídica prisión de Carabanchel. Detenidos por la policía franquista a fines de julio, después de horribles tormentos, fueron, acto seguido, indulpados del atentado que días antes había tenido lugar en Madrid, para ser rápidamente juzgados y condenados a muerte por «atentados terroristas», aplicándoles la pena capital sin dilación.

¡Dos crímenes más al haber de Francisco Franco y sus fariseos acólitos!

¡Una vez más, el «Caudillo» de España por la «gracia de Dios» hace caso omiso del «quinto mandamiento» dogmático que afirma profesar: «No matarás»!

¡Una vez más, el Estado franquista ha saciado su irrefrenable sed de sangre y de venganza en la heroica y laboriosa persona de dos jóvenes hijos del pueblo!

¡Una vez más en nombre de la « justicia » franco-falangista regimentada en uno de los más déspotas y regresivos sistemas totalitarios; una vez más, al amparo de inhumanas leyes, decretadas, puestas en rígido vigor por hombres pletóricamente dominados por nefasto fanatismo, dos seres humanos han sido asesinados, segadas sus valiosas vidas en la plenitud de su existencia!

¡Delgado y Granados asesinados, ignominiosamente ejecutados por el garrote vil, y escarneciéndolos, enfangando al propio tiempo sus nombres con maquiavélica premeditación, de la horrenda manera como las «autoridades competentes» han llevado a cabo tan injusto e inhumano crimen!

¡Ellos! Nuestros queridos jóvenes Joaquín y Francisco, inmolados al insaciable y sangriento Moloch de la deidad estatal-dogmática más monstruosa.

¡Ellos! Tan laboriosos y honrados. ¡Ellos! Luchadores constantes que lo han dado todo, el mayor y más querido tesoro que todo ser humano consciente pueda poser y querer: ¡LA VIDA!, que tan desprendidamente han dado, como otros tantos miles y miles de antifascistas e idealistas, por la libertad del pueblo español, ya cinco lustros constreñido a soportar hambre e injusticias, a sufrir durante 25 años las terribles consecuencias del continuo terror, impuesto draconianamente por una de las dictaduras más brutales y anacrónicas de nuestro tiempo.

Lo cierto, lo crudamente real, es que nuestros inolvidables compañeros han sido asesinados. No existen, nos los han arrebatado para siempre. Lo han dado todo. ¡Todo!, por el bienestar y emancipación de sus semejantes, por las ideas ácratas que profesaban, propagaban y defendían; por las ideas redentormanumisoras que profesamos, propagamos y defendemoes los libertarios.

¡Con estos dos nuevos crímenes, el generalísimo Franco, sus insensibles seguidores y todos aquellos que lo apoyan y sostienen en el nefasto trono de su sanguinario poderío, quedarán tranquilos, se regocijarán en plácida conciencia, lavarán sus horrendos crímenes en el pestilente baño patrio-nacional del «deber cumplido», en nombre del falso «orden», encubiertos por ficticia «justicia»!

Pero ese «orden», del que tan jactanciosamente están engreidos, será, temprano o tarde, la tumba de quien y quienes en primer, segundo o tercer plano lo representan y por ende del brutal régimen, que, soberbiamente, contra el sentir y soberana voluntad del pueblo español, tan inhumanamente ostentan y ejercen.

En corto o largo período, será esa misma «justicia» de clases egregias o élites dirigistas tras la cual se encubren, la que, por la irrefrenable rebeldía y fuerza arrolladora de la clase gregaria, «populacho» o «masa plebeya», los desentronizarán del poder estatal en que están endiosados; será la justicia popular, en franca lucha contra Franco y «su» «democrático franquismo» quien barrerá con escobas de acero a España entera, limpiándola de todo enemigo del pueblo y de sus libertades; saneándola de todo enemigo del bienestar social-económico de los asalariados, de los que trabajan; de los que todo lo producen, de los que sufren.

Y cuando el pueblo, cuando los asalariados se rebelan y luchan contra el Estado-amo, y sus cercanos o lejanos representantes: ¡Ay de los déspotas; ay de los fariseos; ay de los enemigos del pueblo!

Alejandro LAMELA

¡Atràs, miserables, atràs!

Nadando en la sangre, como el pez en el agua, continua ese régimen monstruoso devorando a España. Nada lo detiene, por que nadie tiene nada que detenerlo pueda. ¡Ni aún nosotros!

Puede la hiena continuar refrescando sus fauces, sin miedo a perder los dientes. Frente a ella, no hay nadie que tenga la dignidad de arrancarselo, porque los que moralmente no le acompañan, hacen los Pilatos modernos, por que en el mundo de, hoy la dignidad es cosa de lujo. Son tan escasos los que la poseen, que ella, la hiena, puede continuar tranquilamente y sin inquietud su obra exterminadora.

El número de las víctimas aumenta diariamente. La sangre de los mejores hijos de España, prosigue regando el suelo que les vio nacer. Nadie hace nada para terminar ese eterno martirio, porque a nadie le ha interesado poner fin a ese rio de sangre, necesario a los intereses creados de la inmoralidad reinante. Sí, puede España perder hasta la última gota. ¿No nos dijo un inglés « famoso » durante nuestra guerra, que la sangre de un marino inglés valia más que la República española ?

Este es el principio que con nosotros se ha empleado, ya que hasta ese inmenso sacrificio sobre todos los frentes, fué pronto olvidado por unos y traicionado por otros. Quizas sea porque los hijos del Quijote no pueden esperar nada de un mundo, en el que sólo los descendientes de Torquemada pueden obtener el lugar moral que les corresponde.

Son muchos los años pasados. Muchas las promesas hechas. Muchas las palabras dichas. De todo ello, solo los años están presentes y también la tierra para enterrar nuestros muertos. De lo demás, queda el recuerdo y el desengaño en los que en ellas creyeron. Nada más porque nada habia antes, ni después de las promesas hechas.

Adormecida por falta de una visión real de la verdadera situación, de ese mal llamado «mundo libre», la emigración española ha dejado pasar los años, sin que se situase en el lugar que su dignidad exigia. De nada le ha servido el ejemplo que desde hace años le están dando los pueblos que con sangre y lucha han forzado a los demás a qué en ellos piensen y a que se les dé soluciones más o menos humanas, a sus derechos morales. Los que ayer fueron considerados como maestros de la revolución y ejemplo de inigualable virilidad, se hallan hoy con la cabeza gacha; en espera que los demás les den «solución» al problema que les concierne.

De ésta situación intolerable, tiene y debe, la emigración, que salir, si desea conservar un mínimo de dignidad y respeto. No es posible continuar en espera de que nos «den» la solución; es necesario tener la hombria necesaria para realizarla nosotros mismos.

Pero, si por las causas que siempre han obstaculizado toda acción positiva, la acción no se puede realizar en conjunto con los demás; a la C.N.T. le cabe el deber moral de hacer frente a la situación y sin demora. La C.N.T. no puede, ni debe, abandonar y menos traicionar a sus muertos, por que, como alguien dijo en el mitin de clausura del Congreso de 1948 en Toulouse, los **muertos mandan** y es a nosotros a quienes su mandato va dirigido para que sean vengados la sangre vertida y el martirologio sufrido.

El último crimen está ahi presente. Los hombres ¡perdón, tigres! más viles y despreciables que España ha producido ¡y cuantos nos ha dado la caverna española! no han tenido ningún escrúpulo, cosa de siempre para ellos desconocido, de arrojar al rostro embrutecido de la humanidad durmiente, la sangre de sus jóvenes víctimas. A estas seguiran las próximas y así hasta el fin de ellos, o de nosotros. El guante nos ha sido arrojado; a nosotros corresponde recogerlo y gritar a esa jauria de chacales envilecidos: ¡Atrás, miserables, atrás!

ZAPLANA.

La estabilidad del régimen fascista imperante en España, por el descontento de las masas laboriosas; por un sentido de dignidad, de decencia, que va tomando cuerpo entre los intelectuales; por cansancio y decepción de no pocos que antes aportaron su ayuda al afianzamiento del Estado; por habilidad de buena parte de los jerarcas de la Iglesia, queriendo ahora evitar compromisos susceptibles de sangrientas venganzas el día de mañana; por el torpedeo incesante de la oposición extremista del interior y del exterior; por todo esto tiende a desquiciarse. Ahora más que nunca, ello se nos muestra como una realidad. Lo menos, lo menos que cabe esperar de la caída del franquismo es que exista un ambiente social en donde pensar libremente y exponer el pensamiento no signifique delinquir.

Cabe esperar, de un mañana más o menos próximo, la posibilidad de reanudar aquella magnífica labor pedagógica que tanto contribuyó a crear una juventud saturada de noble idealismo libertario. En las escuelas racionalistas del futuro, será aconsejable ofrecerles a los niños y niñas esos bellos ejemplos de abnegación, de modestia, de laboriosidad y de sacrificio, que resaltan como faros luminosos al historiar la etapa revolucionaria del 1936.

FONTAURA

Activités de nos camarades Espagnols

Fieles a nuestro sentimiento solidario hacia todos los explotados, así como hacia todos nuestros compañeros de ideología, abrimos estas páginas a aquellos que de ello tienen mayor necesidad en este momento : nuestros camaradas españoles, refugiados en Francia, privados de todo medio de expresión.

He aquí por qué «ESPOIR» acogerá a todos los españoles que se dirijan a nosotros para exponer sus problemas, pedir nuestra ayuda y, si es necesario, nuestro consejo, enviándonos sus comunicados o sus artículos en su lengua materna, ya que no conocen otra.

COMMUNIQUES

17e UNION REGIONALE - UNION LOCALE DE LYON

Permanence tous les samedis de 17 heures à 19 heures, et tous les dimanches, de 10 h. à 12 heures, à la rue St-Jean, N° 60, LYON (5e).

F.L. DE ROANNE

Al objeto de discutir el orden del día del próximo Congreso confederal, esta Federación Local celebrará reunión general extraordinaria el domingo día 22 de septiembre en nuestro local social y a la hora de costumbre.

Esperamos la máxima asistencia.

NOTA. — Tenemos abierta una suscripción para mitigar en parte a las familias de los jóvenes recientemente ejecutados por la tiranía franquista: Granados y Delgado. Que nadie deje de contribuir a esta gesta material, a los que todo lo han dado por nuestra libertad y nuestro prestigio de hombres dignos. No olvidéis el motivo de vuestra estancia en Francia.

Por el Comité: El Secretario.

⁂

F.L. DE TOURS

La Federación local de Tours convoca a todos sus afiliados a la asamblea que celebrará el dia 29 de septiembre, a las nueve y media de la mañana en el lugar de costumbre.

Esperamos vuestra asistencia y puntualidad por los asuntos a tratar.

⁂

F.L. DE ORLEANS

Se convoca a todos los afiliados a una Asamblea General que tendrá lugar el domingo, 22 de septiembre, a las 9 de la mañana, en la Sala de la Biblioteca de la rue des Pensées.

Compañero, te rogamos asistas a esta Asamblea.

⁂

F.L. DE AUCH

Se comunica a todos nuestros afiliados que el domingo dia 22 de septiembre continua la reunion empezada para discutir el orden del dia del próximo Congreso, en el local y hora de costumbre.

S.I.A. SECCION LOCAL DE TOULOUSE

El Secretario local convoca a asamb'ea general para el domingo, dia 29 de septiembre, en la Bourse du Travail, Place St-Sernin.

La asamblea empezará a las 9 y media de la mañana. Se ruega puntualidad y máxima asistencia.

AVISOS IMPORTANTES

La Secretaria de Cultura y Propaganda se encuentra en la imposibilidad de poder hacer encuadernar la colección de «C.N.T.», por faltarle ejemplares del número 845, completamente agotado.

Se ruega, pues, a aquellos compañeros que dispongan de un o de más ejemplares, y no hagan colección, los remitan a esta Secretaria; les serán pagados, si asi lo desean, o canjeados por otro número que les interese.

*

Estando completamente agotada la obra «Pasión y muerte de los españoles en Francia» y siendo indispensable encontrar un ejemplar para poder ser facilitado, prestándolo, con promesa formal de ser devuelto, a una personalidad italiana que está preparando un libro sobre la intervención de los refugiados españoles en las luchas de la Resistencia, y calvario vivido por estos mismos refugiados en los campos de concentración de Francia, se ruega a aquellos compañeros que dispongan del volúmen y quieran prestarlo para este trabajo importantísimo, lo envien a F. Montseny o J. Borraz, 4, rue Belfort, Toulouse (H.-G.), en la seguridad de que la obra les será devuelta, una vez tomadas las notas necesarias.

Reflexiones del camino

Los problemas con los que se enfrenta la clase trabajadora, tienen más fácil areglo de lo que parece. No es soslayándolos ni soportando calladamente las injusticias que se solucionarán.

Los trabajadores, uncidos al carro de la esclavitud, van por el camino de la amargura, sin querer ver claro. Casi no se indignan al comprobar la existencia de la explotación del hombre por el hombre, la expoliación de que es víctima la mayoría que trabaja para que la minoría explotadora viva en la abundancia más escandalosa.

¿Es que no es indigno ver cómo esa minoría acapara el producto del trabajo ajeno, sin ninguna preocupación por el bienestar de los que, produciéndolo todo, sólo venimos vegetando en la miseria desde el momento en que nuestras madres nos echaron al mundo, a esta sociedad en la que todo se valora con dinero, hasta los seres humanos?

Comprendemos que no deben subsistir ni un día más esas diferencias entre los seres humanos; diferencias que impiden a los trabajadores alimentarse en buenas condiciones en esta «bendita» sociedad que tan perfecta consideran muchos.

Todos los días laboramos más productos de los que necesita la sociedad para subsistir, sin necesidad de que la gran mayoría lleve una vida raquítica como la que venimos soportando los trabajadores.

¿Es posible que, produciéndolo todo, los trabajadores no veamos cómo solucionar este problema de la explotación del hombre por el hombre?

La sociología nos enseña que, en la unión, los trabajadores consiguieron mucho. En el propio trabajo, esa unión produce sus efectos. ¿Por qué no ponerla en práctica sin desmayo un dia y otro? Así veríamos que los problemas que tenemos pendientes serían resueltos más fácilmente de lo que nos parece, máxime teniendo en cuenta que, frente a nosotros, es minoría ínfima la que viene disfrutando, a nuestra costa, de las comodidades que nosotros mismos producimos.

¿Por qué no reflexionar más sobre estos problemas cotidianos? ¿Por qué seguir indiferentes a lo que nos ocurre? ¿Por qué no adoptar una actitud firme, en defensa de nuestros propios intereses?

Hemos de rebelarnos contra esa minoría de vividores que se aprovecha de la sangre ajena; contra esos burgueses que no nos reconocen ningún derecho, desde que viene prevaleciendo, por la fuerza, lo de: «esto es mío».

El hombre debe tener criterio propio. El trabajador, en este mundo de explotados, debe tener opinión propia también, para diferenciarse de sus explotadores y de los traidores a su clase.

Ha de organizarse, estudiar los problemas serenamente para aplicar soluciones a sus problemas, partiendo del principio de que no debe continuar la explotación del hombre por el hombre.

¡Qué importa que nos llamen utopistas, por luchar en pro de una sociedad donde no exista la propiedad!

A. JURADO

NECROLOGICAS

JULIAN VILAPLANA

Cuando menos lo esperabamos, falleció en Burdeos el compañero Julián Vilaplana, víctima de una enfermedad que le aquejaba desde hacia bastante tiempo. El finado procedía del Sindicato Textil de Sabadell, en donde asiduamente actuó, poniendo siempre a contribución de la C.N.T. todo cuanto sabía y valía, afrontando sin ningún decaimiento el periodo que va del año 1926 hasta nuestra evacuación a Francia, contribuyendo de manera eficaz al sostenimiento de la organización confederal, trabajando abiertamente en pro de ella en cuantos conflictos hubo de intervenir, frente a todo lo que, de una u otra forma, trataba de desvirtuarla.

Fué el compañero Vilaplana un militante digno de no tenerle en olvido por la voluntad y confianza que siempre tuvo en el Sindicalismo Revolucionario, al que diariamente alimentaba con su actuación, tanto en España como en Francia. Jamás se le vió una desviación en sus concepciones libertarias, abogando siempre por la acción directa, propagándola incansablemente allá donde se encontraba.

No se arreró por nada y continuó su camino, sin apartarse de lo que era consubstancial con el derecho a la vida y a la libertad.

En Francia, a pesar de todos los pesares, estuvo siempre alerta a los acontecimientos que se desarrollaban en España y fué uno de los militantes que sabía lo que defendia y a donde iba con su actitud recta y serena, frente a todo lo que consideraba nefasto para la C.N.T.

Nunca se consideró ni más ni menos que otro militante. Su modestia no le permitia hacer ostentación ninguna de nada y sólo juzgaba a los hombres por sus actos.

Al entierro, que fué civil, acudieron numerosos compañeros españoles y franceses.

Descansa, compañero Vilaplana, tú que soñahas con volver a España, como nosotros también soñamos, para darle la libertad que no tiene, no lo conseguistes, la Parca te llevó aún joven de este mundo terreno. Descansa, compañero Julián, descansa, que nosotros no te olvidaremos...

Reciban su compañera e hijos nuestra sentida condolencia por tan irreparable pérdida.

F.L. DE BURDEOS.

*

RENEE HERNANDEZ

Grande es para una familia la pena de perder un ser querido y mucho más cuando se trata de un sér joven. Este es el caso de la buena Rone (como familiarmente todos la llamábamos), que dejó de existir el día 3 de julio a los 34 años de edad. ¡Qué dolor!

Al fin de la liberación, fué la buena compañera Andrea (su querida madre), la que la hizo conocer en una de nuestras asiduas jiras campestres veraniegas. ¡Cuánto las añoro; entonces se veía juventud!

Jovencita simpática e inteligente, pronto se incorporó de lleno al seno de las JJ. LL. aportando todo su valor en las actividades artísticas y culturales, que desplegaban por aquel entonces. Fué su bibliotecaria, que con cariño y gusto encuadernó y ordenó todos sus libros y formó parte de su grupo artístico «Superación», que tan gratos recuerdos guardamos del mismo.

Unió su vida a un fuerte mocetón, Raul, de origen francés, al que amó y él la adoró con frenesí, dánrole dos hijos, el fruto de su amor. Mas la salud no la acompañó. Primero, una afección pulmonar y después ocho años paralítica. Sus grandes deseos de vivir (apesar de todo) nada han podido para vencer la grave dolencia que la aquejaba y la Parca, con su brutalidad sin contemplaciones, ha segado esa vida joven, que, aunque maltrecha, no quería morir. Amaba a sus hijitos, a su esposo, a sus padres, a todos.

El entierro fué civil (nadie hubiera osado romper sus convicciones). Fué enorme su acompañamiento, de amigos y compañeros franceses y españoles. Y al pie de su sepultura, lo que no pudo decir el compañero Egea porque la emoción se lo impidió, se lo dijimos en nuestro íntimo yo silencioso, todos los que no dejamos nunca de amarla.

Descansa en paz, querida Renée, en tu sueño eterno y que la tierra te sea leve.

F. L. de Montpellier

MITINES

GRAN MITIN DE ALIANZA SINDICAL EN PAU

La Alianza Sindical de Pau, en colaboración con S.I.A. y organizaciones sindicales de la localidad, organiza un Gran mitin de Solidaridad con los mineros de Asturias y de protesta por los crímenes del franquismo, para el dia 29 de SEPTIEMBRE.

Entre los oradores previstos, se cuentan el compañero LAPEYRE y la compañera Federica MONTSENY.

En números posteriores daremos más detalles sobre el acto, dando el nombre de todos los oradores que en él intervendrán, así como el local en que se celebrará el mismo.

Que los compañeros. simpatizantes y antifascistas en general de la Región se reserven ese día para hacer acto de presencia.

MITIN EN LYON

Las Comisiones de Relaciones Local y Regional C.N.T.; la Federación Regional «Libre Pensée» del Ródano; Las Juventudes Libertarias:

Comunican a todas las FF. LL. de la C.N.T. y Secciones de la L. P., que para el día 20 de OCTUBRE se celebrará un mitin con carácter de Concentración Regional en Lyon en protesta contra las CRIMENES DEL FRANQUISMO y en solidaridad con los mineros de Asturias.

Compañeros: reservad ese día.

Desde estos momentos todas las FF. LL. deben tomar sus disposiciones para organizar los viajes hacia Lyon. Todos tenemos que hacer lo necesario para que sea un éxito.

En otro comunicado daremos los nombres de los oradores.

FESTIVAL en Clermont-Ferrand

En la Sala de Fiestas de la Casa del Pueblo, de Clermont-Ferrand, actuó de nuevo el «Grupo Artístico Cultural», el 30 de junio, con apreciado concurso se celebró otro festival, en escena la comedia en tres actos: «*Cuidado con la Paca*», de José de Lucio, seguida de divertido conjunto de variedades.

Interpretaron dicha comedia, en «Paca», Carmen; «Paquita», Rafaela; «Matilde», Luisa; en «Lisarda» y «Ernestina», Julia; «Fermina», Bellés (hija); «Conchita», C. Pórcel; «Sofía», V. Sanz; en «Gaudencio», J. Sanz; «Fernando», E. Pórcel; «Manolo», C. Fuertes; «Luis», Rivas; «Chandatara», Amando; «Felipe» y Vilanova, en «Teódulo», quienes supieron representar los personajes que a unas y otros competía con acierto, por lo que obtuvieron otro nuevo éxito todos, jóvenes y adultos de ambos sexos.

En el conjunto de variedades, un conjunto del Grupo interpretó *Drácula;* Domingo, cantó varias canciones de su género, e igualmente procedió Luisa, seguidos de Rivas en «Gila en el Africa»; Margarita y Bellés (hijo), en «Charlestón»; el «Trío Margaritos», con la colaboración del mago del acordeón, Alberto, interpretaron «Juicio de un mudo», y, como fin de fiesta, otro conjunto del Grupo interpretó «Samba fantástica», quienes supieron asimismo salir airosos con acierto, siendo aquéllos y éstos constantemente aplaudidos por el público, que se retiró de la sala satisfecho por haber pasado una tarde de verdadera «fiesta», tan variada como bien presentada y en espera de volver al mismo edificio y sala nombrada el sábado por la noche, 13 de julio, donde se celebró gran velada teatral con la puesta en escena del drama: «*Dueña y Señora*», siempre con el concurso del mencionado Grupo Artístico, lo que así anunció en su momento nuestro peculiar animador, A. Villanova.

Dando cima a esta concisa reseña, diremos que todos los componentes del Grupo Artístico Cultural que intervinieron en dicha comedia y mencionado conjunto de variedades, pusieron de su parte tanto interés como voluntad y así sus respectivos dotes personales, en obtener el éxito expuesto, que, sin alabanzas de orden gazmoño, bien merecido lo tienen en todos los aspectos y sentidos, máxime si añadimos que, en su gran mayoría, son jóvenes pletóricos de entusiasmo e inquietudes, sin que ello quiera decir que los adultos queden rezagados en éste u otro aspecto.

Terminaremos diciendo que la presentación escénica fué excelente y rica en detalles, durante y a lo largo de los tres actos de «Cuidado con la Paca» y así en las diferentes representaciones de variedades, lo que pone de manifiesto esa inquietud y entusiasmo que tanto anima a todos nuestros adultos y jóvenes aficionados artistas.

Y no decimos más. Adelante, pues, todos y todas.

CORRESPONSAL.

Vient de paraître :

« UN CENTENAIRE BULGARE PARLE »

par **Nicolás STOINOFF**

Prix : 8 F 50

Demandez-le aux Services de Librairie de la C.N.T., 4, rue Belfort, Toulouse, et 24, rue Sainte-Marthe, Paris (10e).

Si piensas ayudar a los mutilados e inválidos, no esperes a mañana.

ESPOIR AIT CNT
HEBDOMADAIRE ◆ ORGANE DE LA VIe UNION REGIONALE DE LA C.N.T.F.

A CARCASSONNE

GRAND MEETING DE SOLIDARITE envers les mineurs des Asturies

et de protestation contre les crimes du franquisme

C'est pour témoigner sa solidarité avec la classe ouvrière d'Espagne, pour protester contre les abus du régime franquiste, que Force Ouvrière organisait un meeting, dans la salle des fêtes de la mairie de Carcassonne.

Trois cents personnes, pour la plupart des Espagnols, assistaient à cette réunion, présidée par M. Poinsignon, secrétaire fédéral de Force Ouvrière, entouré de MM. Muiño, représentant de l'U.G.T.; Hurtado, secrétaire départemental du P.S.O.; Portillo, secrétaire départemental U.G.T.; Gomez, secrétaire départemental de la C.N.T.; Mme Lassalle, présidente de la Libre Pensée; Doménech, secrétaire intercontinental C.N.T.

M. Georges Guille, sénateur de l'Aude, avait tenu, par sa présence, à marquer l'intérêt qu'il porte à la défense des travailleurs espagnols.

M. Poinsignon se félicita de la présence des représentants des deux organisations en exil : la C.N.T. et l'U.G.T.

Le rétablissement des libertés, la reconnaissance d'un syndicalisme libre en Espagne ne peut être que l'œuvre d'organisations libres :

« Nous devons porter toute notre attention et faire la démonstration de notre appui matériel aux travailleurs d'Espagne qui, luttant pour un peu de bien-être, se battent également pour la liberté et la démocratie », déclarait M. Poinsignon.

C'est l'injustice, la misère et aussi l'oppression qui déclenchent les actions de révolte que l'on connaît.

Le secrétaire de Force Ouvrière donnait alors la parole à plusieurs orateurs, qui allaient traiter ces divers problèmes.

C'était tout d'abord Mme Lassalle, président de la Libre Pensée qui accusait l'Eglise d'avoir la mainmise sur le gouvernement franquiste.

Puis Domenech, de la C.N.T., avant de s'adresser à ses compatriotes dans la langue de Cervantès, tenait à remercier les travailleurs français pour l'accueil réservé aux exilés espagnols.

« Quand nous reviendrons en Espagne, car nous y reviendrons, affirmait-il, nous nous souviendrons de la façon dont nous avons été accueillis en France. »

A son tour, M. Muiño, de l'U. G.T., adressait ses remerciements aux organisateurs de cette réunion, permettant de dénoncer les méfaits du régime espagnol actuel.

Ce dernier s'élevait surtout contre la Russie, qui continue à soutenir Franco économiquement, en lui envoyant charbon, pétrole, etc.

NE PAS CONFONDRE LE POUVOIR ACTUEL ET LE PEUPLE FRANÇAIS

Dernier orateur, M. Guille saluait avec émotion la récente alliance syndicale entre l'U.G.T. et la C.N. T., qu'il espère féconde pour la malheureuse Espagne d'aujourd'hui.

« Ma présence ici, disait-il, a la signification de l'amitié, de la sympathie et de la solidarité. La cause du travailleur est internationale, elle ne se cantonne pas à l'intérieur des frontières. Pas un homme libre ne devrait pouvoir dormir en paix tant qu'il y a à la surface du globe des hommes privés de liberté.

» Les travailleurs espagnols ont eu un triste choix : ou la honte de l'asservissement ou l'exil.

» Par quelle aberration, poursuivait M. Guille, des pays comme la France, l'Angleterre ont pu oublier comment Franco arriva au pouvoir et comment il s'y maintient ? Créature, survivance, complice d'Hitler, comment se peut-il qu'on l'aide à se maintenir ?

» On a interdit à Toulouse la tenue d'un congrès de travailleurs espagnols pour ne pas déplaire à Franco. Je n'ai pu protester à la tribune du Sénat, je le fais aujourd'hui.

» Lorsque nous voyons un pouvoir oublier la tradition de la République française, un pouvoir qui délègue à Madrid ses ministres pour négocier un prêt de la France républicaine, qui congratulent Muñoz Grande, l'ancien général de la division « Azul », nous pensons à ceux qui sont morts pour défendre la liberté universelle et nous disons : Non ! »

Et, s'adressant aux Espagnols, M. Guille leur déclarait :

« Nous vous demandons pardon et nous vous supplions de ne pas

(Suite en page 3.)

DERNIERE HEURE

Opération de Police contre la F.I.J.L. en France

Au moment de commencer le tirage de ce numéro d'ESPOIR, dans de nombreuses villes françaises on garde à vue dans les locaux de la Police des jeunes libertaires amenés au cours de perquisitions effectuées sur commission rogatoire d'un juge désigné par le Parquet de la Seine.

Qu'est-ce qu'on cherche par cette « opération » contre des jeunes — et même de moins jeunes — réfugiés en France? Donner satisfaction au franquisme ? Nous laissons parler « La Dépêche du Midi », qui, dans son édition du 12 septembre, dit ce qui suit :

« Aujourd'hui, il n'est pas douteux que les jeunes libertaires servent de monnaie d'échange aux responsables de la politique française. En lançant la police aux trousses de ces hommes auxquels nous avons cependant donné asile et qui, comme chacun peut le constater, ne troublent nullement l'ordre public, sans doute nos gouvernants obtiendront-ils quelque satisfaction en contrepartie. La fin justifie les moyens, dit-on.

» Ceux qui admettent la formule donneront leur approbation, mais les autres, ceux qui aiment la démocratie et la liberté, ne pourront que regretter une telle attitude à l'égard de ces réfugiés. »

Nous attendons des plus amples nouvelles sur les suites de cette « opération » pour pouvoir en parler largement.

Les Livres

L'homme qui troubla la fête

Par Vahé KATCHA

L'éditeur Kostio Pangrini, arrivé, enrichi, époux d'une femme charmante et père de deux enfants décide un jour de quitter sa femme, pour un temps indéterminé, et de se rendre en Grèce.

Ce qui l'attire en Grèce, c'est le souvenir d'un incident de guerre au cours duquel, bombardier d'aviation, il avait refusé de lâcher ses bombes sur une villa isolée d'où s'échappait un filet de fumée.

Sitôt en Grèce, il se met à la recherche de la villa, la découvre, et, de là, fait successivement la connaissance des personnes qui s'y trouvaient — c'était en réalité une auberge — le fameux jour où il leur a sauvé la vie à leur insu.

Après quelques aventures qui émaillent ses recherches, il décide, avant de s'en retourner chez lui, de réunir tout ce petit monde dans l'auberge. Là, il révèle pourquoi il a fait leur connaissance et, en s'attendant à des marques de gratitude, il leur révèle comment il leur a sauvé la vie.

Cependant, la grande peur que ces gens ont eu, le jour de la fameuse alerte, les a profondément marquées. Au lieu de recevoir des remerciements, Kostio est littéralement emprisonné dans la villa par tous ses hôtes. C'est de justesse qu'il échapera à l'incendie délibérément allumé à l'auberge. Et il reprend le chemin de l'Italie, de sa famille, cet événement du passé le rejette et tout ce qui constitue son véritable présent le reprend sans rémission. Il se laisse ainsi conduire par la vie.

Ce récit plein d'intérêt est mené par l'auteur avec une maîtrise incontestable. Vahé Katcha, américain d'origine, libanais de naissance, français d'adoption, auteur déjà de romans très remarqués, confirme ici l'épanouissement d'un talent sobre qu'il met au service d'une pénétration psychologique considérable. Le style aisé, souple, agréable de ce roman le recommande à tous.

Ed. Plon.

Le Docteur Armand Delille

ENFANT TERRIBLE DE L'ACADEMIE DE MEDECINE EST MORT

Paris. — **L'enfant terrible de l'Académie de médecine, le docteur Paul Armand-Delille, vient de mourir à l'âge de 89 ans. C'est en effet, lui qui, le 29 novembre dernier, réclamait devant l'illustre assemblée « que soit adjoint aux manuels de sciences naturelles des lycées un cours d'éducation sexuelle et, à cette occasion, un enseignement élémentaire sur la contraception ».**

Pour corrober les réalisations souhaitables énoncées dans divers articles d' « Espoir », concernant la limitaiton des naissances, nous jugeons utile de faire connaître la courte nouvelle suivante cueillie dans la presse du 7 septembre 1963.

Le pain des jeunes années

« Le Pain des Jeunes années » est l'histoire d'un jeune allemand, Fendrich, dont l'adolescence a été marquée par la faim. Bien que fils du brillant professeur, Fendrich n'a pas fait d'études. La guerre l'a obligé à se choisir une profession. Il a essayé tous les métiers, pour se fixer sur l'un d'entre eux qui rapporte quelque peu : la réparation des machines à laver.

Il sort avec une jeune fille qu'il ne peut vraiment aimer, en raison de sa dureté. Il subsiste plus qu'il ne vit, jusqu'au jour où il rencontre Hedwig sur le quai d'une gare.

Hedwig concrétise tous ses espoirs refoulés; il décide qu'elle sera sa femme.

Le pain revient sans cesse dans ce récit : il motive le héros qui dut en voler et a ainsi compromis, sans remords du reste, sa condition sociale. Il symbolise toute la souffrance de la guerre, mais aussi la récompense de celui qui tenaille la faim de la vraie passion.

Parmi les œuvres publiées en France, de Heinrich Böll, il convient de citer : « Rentrer chez vous, Bogner », « Où étais-tu, Adam ? », « Les Enfants des Morts » qui recueillit le prix du meilleur livre en 1955, et enfin « Les deux sacrements » qui obtint en 1961 le Prix International Charles Veillon.

Le style du « Pain des Jeunes Années » est sobre, dépouillé, sans bavure. Un tempérament profondément original et poétique paraît se soumettre avec honneur à certains impératifs du roman dit objectal. Il faut encore souligner. l'existence de cette fameuse intensité dramatique qui n'apparaît que très rarement dans les romans.

L'auteur a reussi, sans contrainte apparente, à insérer son récit dans le cadre d'une seule journée. L'essence même de l'existence étant symbolisée par la rencontre avec Hedwig et ses accidents, par des récits secondaires habilement greffés sur le premier.

NICANDRE.

(1) Ed. du Seuil.

Encore sur la repopulation

Pour faire suite au précédent article, je crois bon de faire connaître certains faits qui se sont déroulés et qui pourront être catalogués dans la grande ou la petite histoire.

A la fin de la guerre 1914-1918, les gouvernants et leurs complices, qui avaient tout fait pour satisfaire l'ogre guerrier en lui fournissant pour ses orgies des vies humaines en quantité, furent tant soit peu atterrés et constatèrent la purge que l'armée française avait subie, soit environ un million cinq cent mille morts; ce qui creusa un grand vide parmi la population. Ils désirèrent donc combler ce vide et envisagèrent de mener une campagne pour que la fécondité des femmes françaises se manifeste intensémet. A ce sujet ils désiraient qu'une certaine opinion du fameux Napoléon se réalise : « La veille d'une grande bataille prévue, un quidam, dont je ne me rappelle pas le nom, faisait observer à Napoléon que dans cette bataille, un très grand nombre de victimes tomberaient. — Qu'importe, répondit ce dernier, une nuit amoureuse de Paris contribuera à remplacer ces pertes » (Si les paroles ne sont pas reproduites textuellement, la pensée émise n'est nullement déformée).

Ainsi une campagne fut amorcée pour que le lapinisme intégral se développe; nous en connaissons et subissons, encore, certaines conséquences.

Dans son aveuglement, en cette période de nationalisme outrancier, le peuple français s'était donné des représentants qui formèrent la Chambre des députés bleu horizon. Qu'est-ce qu'il en découla ? Des lois, on ne peut plus liberticides; surtout une, du fait que les femmes, en grande quantité, refusaient de procréer inconsidérément, soit par avortements ou diversement. La loi du 31 juillet 1920 fut votée pour sanctionner non seulement l'avortement, mais l'utilisation des moyens contraceptifs et la propagande qui serait faite pour indiquer ces moyens.

⁂

A côté de ce que je viens de relater, je veux faire connaître de l'histoire un peu plus petite, mais qui a trait au même sujet.

Pendant que se déroulait le carnage de 1914-1918, des pacifistes luttaient, de diverses façons, sans grand succès. Un ami gênevois, Taral, voulant tourner la guerre en dérision, écrivit une revue intitulée : **« Jusqu'au bou... rrage de crânes »**; c'était en 1917. Mais le public gênevois ne répondit pas aux représentations, comme il aurait pu et du le faire. A la fin de la guerre, cette revue fut transformée et des couplets en remplacèrent d'autres; par suite de circonstances, je ne sais si des représentations, par la suite, furent données. Un de ces couplets, que je tiens à faire connaître, tournait en dérision les pères lapins, dont un qui fut organisateur du massacre. Voici donc le couplet qui clôturera ces réflexions; je ne puis préciser à laquelle chanson l'air a été emprunté :

Rescapés, j'espère
Que tous vous serez père
D'ici quelque temps,
Car la France a besoin d'enfants.
Au lieu de faire la noce
Vous nous ferez des gosses
Faites-nous des poilus
Jusqu'à que vos femmes n'ent[puissent plus.
Pour les futurs combats
Il nous faut des soldats.
Hardi les gars !
Allons, poilus, c'est le moment
Dites à vos femmes, amoureusement
Faites des gosses
Faut des gosses
C'est cette vieille lanterne de[Pau (1)
Qui nous a dit : pour le drapeau
Faites des gosses
Faut des gosses.

Edouard BRUNET

(1) Pau était général pendant la guerre.

TEMOIGNAGES

Comment a réagi la Presse mondiale devant la barbare exécution de Granados et Delgado.

Journal imprimé sur les presses de la SOCIETE GENERALE D'IMPRESSION (Coopérative Ouvrière de Production)
Ateliers : 61, rue des Amidonniers
Téléphone : 22-89-73 — TOULOUSE

Directeur-Gérant : A. TURMO